





OUVRAGES DE Mme CARRAUD

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE.

Contes et historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire. 1 volume in-12, cartonné, 1 fr.

Ouvrage dont l'introduction dans les écoles est autorisée par le Ministre de l'instruction publique.

Maurice ou **le Travail.** Nouvelle édition avec gravures. 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 10

Ouvrage dont l'introduction dans les écoles est autorisée par le Ministre de l'instruction publique, approuvé par NN. SS. l'archevêque de Paris et les évêques de Versailles, de Séez et de Quimper.

Lettres de famille ou **modèles de style épistolaire** pour les circonstances ordinaires de la vie. 1 vol. in-12, cartonné, 1 fr.

Les veillées de maître Patrigeon, entretiens familiers sur le travail, la propriété, la richesse, l'agriculture, la famille, etc. 1 vol. in-12, broché, 1 fr.

Une servante d'autrefois. 1 volume in-12, broché, 1 fr.

Le livre des jeunes filles, simple correspondance. 1 vol. in-12, broché, 3 fr. 50 c.

Petite Jeanne (la) ou **le Devoir.** Livre de lecture courante à l'usage des écoles primaires des filles. 1 vol. in-12, cartonné, 1 fr.

Ouvrage dont l'introduction dans les écoles est autorisée par le Ministre de l'instruction publique, couronné par l'Académie française et approuvé par NN. SS. le cardinal du Pont, archevêque de Bourges, et les évêques de Dijon, de Limoges, de Versailles, de Séez et de Quimper.

Le même ouvrage, illustré de 20 vignettes. 1 vol. in-12, broché, 2 fr.

Historiettes véritables pour les enfants de 4 à 8 ans. 1 vol. in-12, illustré de 94 vignettes, broché, 2 fr.

Les goûters de la grand'mère. 1 vol. in-12, illustré de vignettes, broché, 2 fr.

La reliure de ces deux derniers volumes en percaline rouge se paye en sus, tranches jaspées, 75 c.; tranches dorées, 1 fr.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES MÉTAMORPHOSES

D'UNE

GOUTTE D'EAU

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.


LES MÉTAMORPHOSES D'UNE GOUTTE D'EAU

LES MÉTAMORPHOSES

D'UNE

GOUTTE D'EAU

SUIVIES

DES AVENTURES D'UNE FOURMI

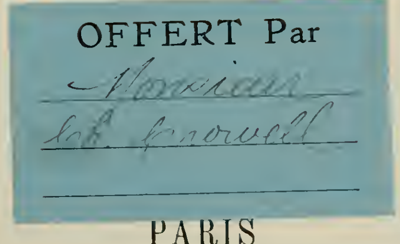
DES GUÊPES, DE LA GOUTTE DE ROSÉE, ETC.

PAR

MME Z. CARRAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 50 VIGNETTES

PAR É. BAYARD



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

LES MÉTAMORPHOSES

D'UNE GOUTTE D'EAU





LES MÉTAMORPHOSES

D'UNE GOUTTE D'EAU

Je naquis d'un violent coup de tonnerre qui combina les deux gaz dont je suis formée : et, poussée par un courant d'air inférieur, je m'élevai jusqu'à ce que je fusse réduite en vapeur légère. J'eus bientôt la conscience de mon existence, et j'entrai dans un indicible ravissement en voyant au-dessus de moi l'infini peuplé de mondes resplendissants, et au-dessous la terre, cette magnifique manifestation de l'amour sans bornes du Créateur. Fière de la place que je croyais occuper dans la création, j'espérais, dans mon ignorance profonde, pouvoir m'approcher de ces sphères lumineuses qui (ainsi le pensais-je) étaient peut-être peuplées de créatures étranges, et observer sous quelles formes diverses Dieu avait distribué la

vie dans l'univers. Alors je fus prise d'un superbe dédain pour la planète que j'habitais. Tout occupée de mes rêves, et jouissant avec plénitude de l'existence qui venait de m'être accordée, je ne mettais pas de bornes à mes ambitieux désirs. Je parcourais l'espace en tous sens afin de connaître les différentes densités de l'air, parfaitement oublieuse des devoirs qui m'étaient imposés comme à toute autre créature.

Orgueilleuse d'errer en liberté dans les couches épurées de l'atmosphère, loin des émanations grossières de cette terre avec laquelle je comptais bien ne jamais avoir rien de commun, je m'élevais sans cesse vers le soleil qui m'attirait invinciblement.

Ne tenant aucun compte de la loi de gravitation qui m'attachait à la terre, et entièrement absorbée par l'espoir d'arriver jusqu'à l'astre vivifiant autour duquel se fait sa révolution, j'avais oublié le reste du monde, quand je fus violemment rappelée à la réalité en heurtant le sommet d'une haute montagne dont le contact me convertit instantanément en neige éblouissante. Nul ne saura jamais l'âcre douleur occasionnée par cette contraction subite! Ce fut sans contredit la plus grande de toutes celles qui signalèrent ma longue existence, soumise à tant de vicissitudes, hélas!

Pendant le long hiver qui me tint attachée aux

flancs de la montagne, je me demandai plus d'une fois si je serais rendue quelque jour à ma forme vaporeuse, et je contemplais tristement les astres brillants dont j'avais eu l'ambition d'approcher. Je compris enfin qu'il fallait acheter par quelques traverses le bonheur suprême d'habiter éternellement l'empyrée, où l'air est si pur et la liberté si grande! Qu'avais-je fait, moi, née d'hier, pour mériter cette suprême félicité? où étaient les luttes soutenues? quelles étaient mes victoires?

Le premier souffle du printemps me liquéfia, et je coulai dans un de ces lacs qui se trouvent au sommet des montagnes de moyenne grandeur. La coupe intérieure de ce vaste réservoir nous portait vers une des parois que nous cherchions à rompre pour nous échapper. Que de temps il nous fallut pour y réussir! Je passai là de longues années, usant le roc à mon tour quand le mouvement des eaux me portait vers lui. Mes sœurs y avaient travaillé bien des siècles avant moi, en enlevant fort peu chacune; mais nous étions si nombreuses et nos efforts furent si multipliés et si persévérants qu'un jour, se trouvant trop faible pour résister à la pression de l'eau, le roc s'ouvrit et nous livra passage.

Nous nous précipitâmes avec fureur, comme de folles captives qui avaient à peine osé espérer franchir jamais le seuil de leur prison. Je ne veux

point arrêter ma pensée sur les ravages que nous causâmes dans l'effervescence de ces premiers moments de liberté.

Après avoir tournoyé quelque temps, nous coulâmes dans toutes les directions, entraînant les débris de toutes choses. Ces premiers transports calmés, et tout à la sensation enivrante que m'apportait cette liberté si ardemment désirée, je glissais paisiblement sur le gazon à la lisière d'une forêt contemporaine des premiers âges du monde, quand je disparus tout à coup dans une fissure profonde qui se trouvait au pied d'un énorme chêne. Je coulai en terre jusqu'à une certaine profondeur, dissolvant les différents sels qui se trouvaient sur mon passage, jusqu'à ce que je fusse absorbée par le chevelu des racines de l'arbre séculaire. Je m'infiltrai dans les cellules, et, plus légère que le liquide qui les remplissait, je le poussai en partie devant moi, tandis que j'étais poussée moi-même par les gouttes d'eau qui me suivaient. Je montai rapidement dans les racines, distribuant les différentes matières que je tenais en dissolution en même temps que je me chargeais des sels que recélaient les milieux que je traversais. Mais cette force ascensionnelle qui m'attirait vers le feuillage ne répondait pas à mon ardent désir de recouvrer ma liberté. Cette attraction s'était même notablement ralentie quand j'ar-



Je glissais paisiblement sur le gazon. (Page 6.)

rivai à la bifurcation de l'une des plus grosses branches. Je restai presque stationnaire dans le bois, dont le tissu était fort serré en cet endroit; mais un vent furieux s'étant élevé, le chêne en fut si violemment secoué que la pression opérée en tous sens et successivement par cette grande agitation, me poussa vers les jeunes rameaux où l'aspiration se fit de nouveau sentir; et en peu de temps j'arrivai, sous forme de séve, à une jeune feuille qui n'était pas encore dépliée. La tempête cassa la branche et en dispersa les feuilles. Celle qui me contenait fut portée vers le creux d'un rocher qui arrêta sa course vagabonde, et le soleil du midi, en la desséchant, me tira d'esclavage. J'en remerciai le ciel avec ferveur, et devenue curieuse d'observer de près toute cette création dont j'avais fait naguère si peu de cas, je profitai de la chaleur pour rester invisible à peu de distance de la terre.

La température ayant subitement baissé, je fus précipitée en brouillard dans les eaux d'un ruisseau. Je suivais nonchalamment ses bords gazonneux, regardant les nuages que le couchant dorait de ses plus beaux rayons et aspirant à les rejoindre, quand je fus irrésistiblement entraînée dans un petit conduit en bois qui nous mena, moi et bien d'autres, à travers les champs et les prairies, vers une ferme bâtie dans un pli de terrain. Le conduit pénétrait par le haut dans une petite

pièce, et laissait échapper l'eau venue de si loin au-dessus d'un alambic couvert d'une large pierre découpée d'un labyrinthe de petites rigoles. Pendant que j'en parcourais tous les détours, j'observai que le feu de la chaudière était entretenu successivement par un certain nombre de femmes, chacune ayant son fagot. Je compris à leur discours qu'on brûlait en commun le produit de leur récolte, et qu'elles recevraient une quantité d'eau de-vie proportionnelle au vin qu'elle avaient apporté, après, bien entendu, que le propriétaire de la distillerie aurait prélevé son droit.

Chassées par les nouvelles gouttes fraîches qui arrivaient sans cesse, nous tombâmes dans un infâme cloaque qui recevait le résidu de la distillation. Nous y croupîmes pendant un grand mois au milieu des émanations les plus nauséabondes. Je bénis de grand cœur la pluie abondante qui, en le remplissant, le fit déborder et me permit ainsi de quitter ce lieu infect. Je coulai vers une jolie rivière fort large, mais sans profondeur. Mêlée à ses eaux tranquilles, j'espérais me remettre un peu de la souffrance que je venais d'endurer et jouir enfin de quelque loisir; mais à l'instant où j'y pensais le moins, je fus puisée par une grande roue à godets qui alimentait le réservoir d'une papeterie. Je tombai dans l'une de ces auges où se triture le chiffon, et me trouvai



Je coulai vers une jolie rivière. (Page 10.)

ainsi soumise à la percussion incessante, et surtout assourdissante, d'une infinité de pilons qui réduisaient les lambeaux immondes qu'on leur soumettait en pâte blanche, fine et liquide. Arrivée à son degré de perfection, la pâte dont je faisais partie fut mélangée de résine en poudre et placée dans un petit auget toujours en mouvement, et en tête de la machine qui fabriquait le papier. La pâte coula doucement et également sur la toile métallique sans fin qui la conduisit, d'un mouvement lent et régulier, à un énorme cylindre horizontal garni de gros drap, lequel la transmit, bien égouttée et déjà à consistance de papier, à une série d'autres cylindres chauffés à la vapeur qui le séchèrent entièrement, et le rendirent à l'unique ouvrier qui surveillait la machine, tout prêt à être employé.

Je fus vaporisée par l'opération du séchage et lancée au plafond, d'où je retombai en pluie sur le carrelage de l'atelier. On l'avait disposé de façon à conduire l'eau dont il était incessamment inondé vers un petit canal qui la rendait à la rivière d'où elle provenait.

Je m'empressai de prendre le milieu du courant pour éviter tout danger d'être puisée de nouveau, et j'entrai bientôt dans un beau fleuve. Je ressentis une grande joie en pensant que je ne tarderais pas à faire partie du vaste Océan que je

désirais si ardemment connaître. Ne voyant devant moi aucun obstacle dont j'eusse à me défier, je me laissai porter mollement à la surface, et me livrai tranquillement à la contemplation de la nature. Je déviai peu à peu sans m'en apercevoir, et je glissais tout près d'un fort beau quai planté de peupliers, quand, une vanne s'ouvrant tout à coup, je m'engouffrai dans le coursier d'un moulin. Après avoir donné ma part d'impulsion à la roue, je me trouvai dans un grand canal de décharge presque à sec en ce moment. J'y séjournai longtemps, mais sans ennui, car je me trouvais dans une poudrerie. J'observai avec la plus grande attention la manipulation de cette étrange substance qui porte la mort au loin avec la rapidité du regard. J'admirais le courage de ces hommes insouciants du danger, toujours imminent, d'une explosion, et qui, moyennant un modique salaire, exposent volontairement leurs jours pour fournir à d'autres hommes le moyen de se tuer plus promptement. Tout était riant et calme dans le séjour où la mort planait sans cesse; de belles vaches paissaient aux environs des magasins annexés à chaque usine, et surtout autour des séchoirs, bâtis les uns et les autres sur le canal où je gisais, et séparés des usines qui donnaient sur le quai par une charmante allée. Les pauvres bêtes recherchaient avec avidité l'herbe noircie



C'était un moulin qui venait de sauter. (Page 18.)

par la poudre qu'on répandait involontairement en la transportant d'un lieu à un autre, la présence du salpêtre rendant sans doute cette pâture plus savoureuse.

Une grande activité régnait partout en ce lieu. L'on portait successivement la poudre dans trois moulins différents, suivant son degré de fabrication. De petits monticules faits de main d'homme, et plantés d'arbres divers, séparaient chacune de ces constructions, afin que l'explosion de l'une n'entraînât pas celle des autres. En voyant l'arrangement coquet de cette quantité de petites usines isolées les unes des autres, et reliées entre elles par la belle allée de peupliers, qui aurait pu penser qu'elles étaient destinées à la confection du plus terrible agent de destruction qu'on ait encore inventé !

Un jour, je fus puisée avec une multitude de mes sœurs par un poudrier, pour être versée dans le tube d'une presse hydraulique qui réduisait la poudre en feuilles plates et consistantes, qu'on portait ensuite à une machine qui les broyait et les rendait propres à passer dans des cribles de différentes grosseurs. J'avoue que je ressentis quelque orgueil de ma participation à la puissance de cette eau dont le vulgaire ne connaît pas toutes les propriétés. L'opération terminée, l'on nous rejeta dans le canal, et j'attendis qu'il se remplît

pour retourner au fleuve. Un matin, à la reprise de l'ouvrage, j'entendis une détonation cent fois plus violente que le coup de tonnerre qui me donna l'être. C'était un moulin qui venait de sauter avec son petit magasin à poudre. A cet instant même, un vieillard qui en sortait chargé d'un sac de poudre, fut enseveli sous un déluge de pierres qui s'étendit à une grande distance. La vachère, qui, assise au bord du canal, les pieds pendants au-dessus de l'eau, chantait en tricotant son bas, eut son immense bonnet triangulaire emporté par une pierre de taille, et n'éprouva d'autre mal que d'être renversée par la secousse Les pauvres bêtes. stupéfaites, ne cherchaient point à fuir; elles s'étaient roidies sur leurs jambes et semblaient attendre.

Quand le tumulte fut apaisé, une foule de femmes et d'enfants éplorés vinrent à la recherche des poudriers, qui tous avaient été précipités à terre par cette terrible commotion. Beaucoup étaient à demi asphyxiés, quelques-uns blessés, et deux ne se relevèrent plus! Trois d'entre eux avaient été projetés de l'autre côté du fleuve, fort arge en cet endroit, sans avoir éprouvé le moindre mal. Mais il en manquait un à l'appel! c'était e patriarche des poudriers. Cet homme avait été témoin de six explosions sans avoir jamais été blessé. On le cherchait, et sa vieille compagne au



Le soir un forçat vint apporter quelques aliments à son malheureux camarade. (Page 21.)

désespoir le croyait noyé, quand les soldats du poste, accourus pour déblayer les abords des bâtiments, trouvèrent enfin sous un amas de pierres le pauvre vieillard que l'on crut mort ; il n'était qu'évanoui, et le grand air l'eut bientôt rappelé à la vie. On fut tout émerveillé de le trouver sans aucune blessure. Le hasard avait disposé les pierres en voûte au-dessus de lui, et il avait été ainsi préservé de tout mal.

L'on ouvrit les vannes du canal pour le vider entièrement, afin d'en retirer plus facilement les matériaux qui l'encombraient, et je quittai ces lieux, bien joyeuse d'être rendue à mes pérégrinations.

Après avoir été retenue quelques instants dans une écluse, pendant le passage d'un grand bateau chargé d'eau-de-vie, j'arrivai à Rochefort. Je longeai l'arsenal, livrée à de pénibles réflexions sur la nécessité d'y retenir la triste population que j'y voyais aller et venir, traînant sa chaîne après soi. Au milieu de débris amoncelés dans un coin, j'aperçus, presque à fleur d'eau, deux yeux brillants que je ne m'attendais guère à trouver là. Je m'arrêtai sur les choses sans nom qui cachaient si bien le malheureux enfoui dans cette vase infecte, espérant apprendre ce qui pouvait le retenir dans un tel lieu. Le soir, un forçat vint apporter quelques misérables aliments à son pauvre

camarade blotti dans cette introuvable cachette pour se soustraire aux recherches dont il était l'objet. Il attendit là pendant quatre jours que l'alerte causée par le canon d'alarme qui avait signalé son évasion fût passée; et pendant tout ce temps, le même compagnon d'infortune ne manqua pas de lui apporter un peu de nourriture. Le fugitif sortit enfin de cet horrible réduit, et j'éprouvai un certain soulagement en le sachant sauvé. Car, me disais-je, l'homme qui peut faire naître le dévouement auquel celui-ci doit la vie n'est pas mauvais sans rémission : Dieu réveillera sa conscience endormie et fera miséricorde à son repentir. O sainte liberté! de quel prix es-tu donc pour celui qui t'a perdue, puisqu'on t'achète par de tels supplices!

Pendant que je philosophais ainsi, un âcre rayon du soleil m'aspira; je fus repoussée vers l'intérieur des terres et ne pus arriver à l'Océan.

Après avoir erré, sans direction arrêtée, examinant chacune des choses qui étaient si nouvelles pour moi, je me trouvai fort près de terre par une belle nuit pleine de rayonnement, et je fus déposée en perle liquide à l'extrémité d'un brin d'herbe qui se mirait dans une fontaine charmante, où je tombai bientôt. Je restai plusieurs jours dans cette délicieuse retraite encadrée de rives fleuries, et j'oubliai bien vite les misères de



Je fus du nombre des mille gouttes qu'elle recueillit. (Page 25.)

cette rude vie, à laquelle j'étais condamnée. Un matin, une jeune fille tout en pleurs vint emplir un vase avec l'eau limpide de la fontaine, et je fus du nombre des mille gouttes qu'elle recueillit. Elle nous emporta dans la chambre d'une malade qu'elle courut embrasser avec amour C'était sa mère!

Le médecin mit dans un verre je ne sais quelle préparation qu'il étendit d'eau prise dans le vase qu'on venait d'apporter, et je fus précipitée une des premières dans le breuvage. Je me repentis amèrement de la curiosité qui m'avait fait monter à la surface, car j'avais instinctivement horreur du sort qui m'était réservé, et je demandais sans cesse à Dieu que cette humiliation me fût épargnée. Ah! je reconnus alors combien avait été grande la sagesse de celles de mes sœurs qui s'étaient tenues modestement au fond du vase! mais j'étais jeune, sans expérience, et avide de tout voir, de tout connaître! Pendant que la jeune fille, en remuant le breuvage, prolongeait mon angoisse, le médecin lui disait : « Si le médicament opère, la malade, après un long assoupissement, aura une abondante transpiration, et alors tout danger disparaîtra. »

La pieuse fille souleva bien doucement la tête de cette mère chérie, et d'une main tremblante elle lui présenta la potion. Tout espoir avait

abandonné la pauvre femme : avant de boire, elle porta les yeux sur sa fille et une larme brûlante s'en échappa, éloquent et muet témoignage de la douleur qu'elle ressentait à l'idée de la laisser seule en ce monde ! Elle prit cependant le verre qu'on lui offrait, mais en faisant un signe d'incrédulité.

A peine ingérée, je fus étourdie de l'extrême agitation qui se produisit dans l'estomac, et je m'y trouvai fort mal à l'aise. Comme je cherchais à en sortir au plus vite, je rencontrai l'orifice béant d'un vaisseau absorbant qui me conduisit au poumon. Là, mêlée au sang veineux, je le vis se transformer sous l'influence bienfaisante de l'air en sang artériel ; et, précipitée avec lui dans l'une des cavités du cœur, j'en fus immédiatement expulsée pour commencer le trajet circulatoire favorisé par les mouvements contractiles des artères. Je fus ainsi chassée jusqu'aux extrémités de ce corps que j'habitais, bien malgré moi! Je revins lentement à travers le réseau veineux qui me ramena, avec le sang noir, vers le cœur, lequel nous lança de nouveau dans le poumon.

Où étaient, hélas ! et ma forme vaporeuse, et le soleil, et l'espace, sans lesquels j'avais cru qu'il me serait impossible de vivre ! serais-je donc condamnée à rester longtemps dans cette obscure prison, et le seul but de mon existence était-il



La pieuse jeune fille souleva bien doucement la tête de cette mère chérie. (Page 25.)

désormais d'entretenir celle d'un être humain? Me fallait-il renoncer aux charmantes espérances dont je m'étais bercée jusqu'alors ?

J'eus un instant de profond découragement; mais je me relevai bientôt, résolue à lutter vaillamment contre les rigueurs du sort.

Après trois circulations accomplies, je vins m'arrondir en gouttelette sur le front de la malade. La jeune fille, qui guettait avec anxiété l'effet du médicament, me recueillit religieusement sur ses lèvres brûlantes dont l'ardeur me vaporisa aussitôt, et elle s'écria avec élan :

« Sauvée! sauvée! Merci, ô mon Dieu! »

Elle tomba à genoux devant le crucifix qui était attaché à la muraille auprès du lit. La malade ayant demandé de l'air, on ouvrit la fenêtre et je m'échappai.

Je parcourus de grandes distances, veillant bien cette fois à éviter les pics neigeux, et recommençant cette joyeuse ascension vers le soleil, à laquelle j'avais trouvé tant de charmes. Mais par une nuit étoilée, l'air s'étant trop refroidi pour me tenir plus longtemps en suspension, je fus ramenée vers la terre, et, perle encore, je me trouvai dans le pétale côncave d'une magnifique fleur de câprier qui croissait sur une vieille muraille, et dont l'odeur subtile embaumait les alentours. Au fond de la corolle nichait toute une famille d'in-

sectes microscopiques, vivant du pollen que leur fournissaient incessamment les mille étamines empourprées qui s'épanouissaient au-dessus de leur asile et les abritaient de leur ombre. Ces petits animaux se désaltéraient au nectaire de la fleur, et leur univers se bornait à ce délicieux réduit où s'accomplissait leur obscure destinée, exempte de toute inquiétude : car ils ignoraient même qu'il y eût un autre monde. Nés avec la fleur, ils devaient mourir avec elle. Garantis des intempéries par son tissu délicat, enivrés de ses parfums, ils ne voyaient du ciel que juste ce qu'il en fallait pour rappeler celui qui leur avait donné l'être ; et aucune appréhension du danger ne troublait cette voluptueuse sécurité.

J'enviai un moment leur sort, moi pauvre créature errante, soumise aux moindres variations atmosphériques, douée d'une quasi-éternité, et condamnée à vagabonder sur la terre et à remonter sans cesse dans l'espace pour en être précipitée sans cesse, jusqu'à ce que, retrouvant mon expansion première, je me perdisse dans l'éther où flottent les mondes ! du moins, je l'espérais ainsi, ignorante que j'étais des lois qui régissent notre planète ; mais j'étouffai bientôt ces regrets qui rendaient plus pénibles encore les vicissitudes auxquelles j'étais soumise. Et puis, l'agitation et la souffrance n'ont-elles pas un sens ? n'est-ce pas

la vie? L'aspiration au mieux éternel vers lequel tend toute créature intelligente ne comporte pas cette quiétude absolue et pleine d'égoïsme qui constituait la félicité de mes petits voisins. Jouissant donc de l'instant de calme qui m'était accordé, je me roulai amoureusement sur ma couche de velours blanc. Une chèvre alléchée par la beauté de l'arbuste qui nous recélait vint en brouter les fleurs en se dressant le long du mur. La secousse qu'elle imprima à la plante me fit tomber dans le petit réservoir ménagé entre les feuilles du grand chardon, afin que les petits oiseaux auxquels il a donné son nom ne mourussent pas de soif dans les jours de grande sécheresse. Je donnai un regret à mes humbles voisins, qui étaient passés de leur profond repos à un repos plus profond encore! Fallait-il les plaindre, eux qui, n'ayant pas eu conscience de leur fin prochaine, avaient été dévorés tous ensemble roulés dans leur suaire merveilleux!

La maudite chèvre, en s'abattant, fit jaillir une partie de l'eau contenue entre les feuilles du chardon; je fus projetée au milieu du chemin et mêlée à la fange qui le remplissait. Où était maintenant cette pureté qui me rendait si fière et me faisait considérer comme une fille des cieux! Moi, si dédaigneuse naguère pour celles de mes sœurs que le sort condamnait aux usages

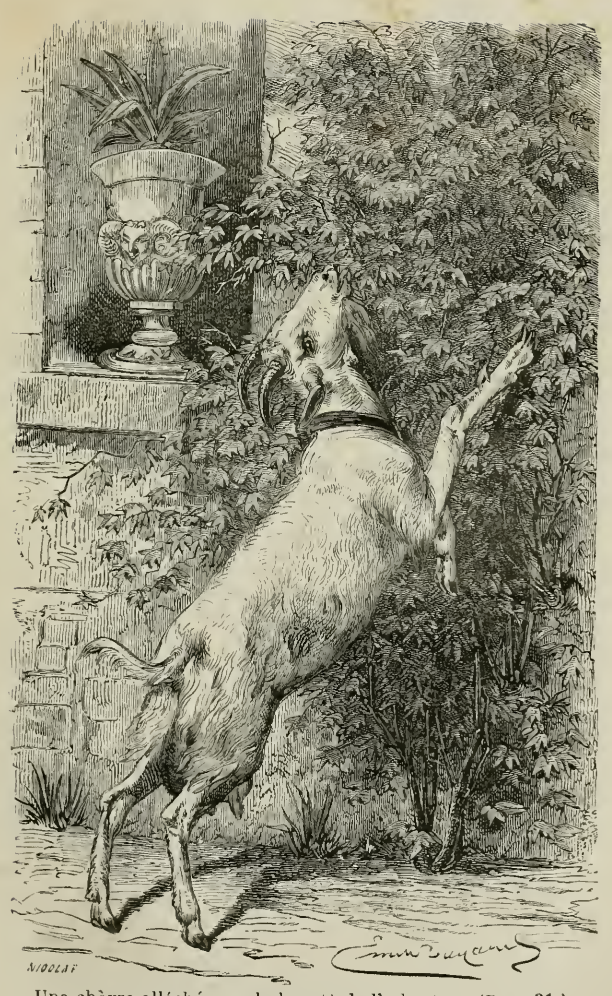
les plus grossiers, j'étais tombée si bas que j'allais en être dédaignée à mon tour! Je fis de graves et salutaires réflexions sur la cruauté de l'orgueil, et je compris combien j'avais été injuste en refusant ma pitié à toutes ces perles avilies qui seront un jour relevées de leur souillure involontaire.

Le temps se chargea : la pluie tomba en abondance, et tout ne fut bientôt plus que boue. Je fus traînée aux pieds, puis laissée aux lames d'un décrottoir et rejetée sur un tas d'immondices. Avec quelle impatience fébrile j'attendais le bienfaisant rayon de soleil qui devait me relever de la profonde humiliation où j'étais tombée!

Cet affreux état dura plus d'un grand mois pendant lequel j'assistai, dans la cour d'une ferme, à mille détails vulgaires qui, tout en choquant mes délicatesses innées, ne laissaient pas cependant de m'intéresser parfois.

Le soleil luisit enfin et darda un rayon si brûlant, qu'il me dégagea de mes liens honteux. Je m'élevai radieuse et à une telle hauteur, que je me trouvai bientôt dans cette région des orages où les éléments se combattent avec tant de fureur.

Là, je fus tiraillée par les deux électricités contraires; et, après avoir été successivement attirée et repoussée plus de cent fois par chacune d'elles,



Une chèvre alléchée par la beauté de l'arbuste... (Page 31.)

je me trouvai au centre d'un gros grêlon qu'un tourbillon emporta avec une grande quantité d'autres. Le nuage sinistre que nous formions répandait l'épouvante dans toutes les contrées au-dessus desquelles il passait; ceux qui le voyaient fuir bénissaient le ciel qui les épargnait. Enfin, n'étant plus soutenus par la couche d'air inférieure, nous nous précipitâmes sur des terres couvertes d'épis mûrs, et nous les ravageâmes si bien qu'il ne resta plus aucun espoir de moisson. Je gisais dans un fossé bordant le champ d'un pauvre cultivateur qui vint tout en larmes, accompagné de sa famille, pour constater le dégât. Ce désespoir m'émut, et, bien que j'eusse ma part dans leurs malédictions, je les trouvai justes. Je m'en consolai pourtant en pensant que je n'étais qu'un chétif instrument entre les mains de Dieu.

Après ce premier mouvement de révolte, le père de famille leva les yeux au ciel, se recueillit un instant et dit à ses enfants de ne plus murmurer, et de se soumettre humblement aux décrets de la Providence; que sans doute la grêle était chose nécessaire et bien ordonnée, puisqu'il y en avait tous les ans, et que celle qui venait de détruire leur récolte aurait pu tomber sur les blés de gens plus malheureux qu'eux encore. Ils prièrent tous ensemble en face de leur champ dévasté, et s'en retournèrent plus calmes, combinant déjà

les moyens d'atténuer cette grande perte par leur travail. Un des petits enfants prit, en passant, le grêlon dont je faisais partie, et qui était vraiment d'une grosseur extraordinaire. Il le montra à ses voisins accourus pour compatir aux malheurs de celui dont le champ venait d'être grêlé; tous voulurent voir et toucher le grêlon, qu'on laissa ensuite sur l'appui extérieur d'une fenêtre. La chaleur augmentant vers la fin de la journée, fondit le grêlon, et je repris mon essor vers un gros nuage coloré des derniers rayons du couchant.

Nous traversâmes tout l'ancien continent et nous planions au-dessus de l'océan Pacifique, quand, à la suite d'un furieux orage, je fus précipitée en pluie sur le pont d'un grand navire. précisément dans un vase que l'on avait attaché à l'affût d'un canon pour recevoir l'eau du ciel. L'orage ayant cessé, un jeune homme vint prendre le vase qui était plein et le transporta dans sa cabine. Cette eau était destinée à entretenir la fraîcheur d'une plante rare qu'il apportait des Indes à sa mère. Rien de plus touchant que la sollici tude du brave garçon pour cette fleur délicate qu'un coup de soleil eût desséchée, qui n'aurait pu résister au froid des nuits, et que le manque d'humidité faisait languir. Je me tenais blottie au fond du vase, car l'expérience m'avait rendue



Le nuage sinistre que nous formions répandait l'épouvante. (Page 35.)

prudente, et je n'essayai point d'en sortir; il fut plus d'une fois rempli, soit avec l'eau de la pluie, soit avec une partie de la ration du jeune homme; et quand ce fut enfin mon tour d'entretenir la vie du frêle objet de tant de soins, nous étions en vue des côtes.

Je passai dans l'organisme de la plante et je remplissais quelques cellules du parenchyme des feuilles, quand ce bon fils offrit à sa mère cette fleur précieuse venue de si loin, et si pieusement soignée. La bonne dame serra son fils dans ses bras avec une grande effusion. Elle était plus flattée de cette preuve d'amour que de toutes les belles choses dont il avait empli sa maison.

« Car, disait-elle, l'argent t'a procuré toutes ces merveilles, et il t'a suffi de *vouloir* une fois me les donner; mais pour avoir réussi à sauver ta fleur des vicissitudes d'une température qui a varié sur tous les degrés de l'échelle thermométrique, pour l'avoir garantie pendant un si long trajet de mille causes de destruction sans cesse agissantes, il t'a fallu penser constamment au plaisir que j'aurais à la posséder; ce qui témoigne d'une persévérance dans ta volonté et d'une intensité dans ton amour, qui font mon bonheur et mon orgueil! »

La feuille m'exsuda, et je courus rejoindre mes sœurs qui, visibles ou non, flottent sans cesse dans

l'air. Mais je rencontrai en mon chemin la surface polie d'un miroir sur lequel je me déposai forcément, obéissant aux lois immuables qui régissent la nature; car je n'ai aucune influence sur ma destinée. Une jeune fille survint : elle avait les yeux rouges; sans doute quelque chagrin secret pesait déjà sur sa vie! Voulant voir si son visage portait les traces des larmes qu'elle avait versées, elle essuya la glace que j'avais ternie, et jeta son mouchoir parmi divers objets qu'on allait laver. Je me mêlai au ruisseau où l'on trempa le linge, et je glissai encore entre les joncs et les fleurs.

En me laissant aller paresseusement au courant, je me trouvai sous la feuille d'une rose qu'un enfant capricieux avait arrachée de sa tige, puis jetée à l'eau. Nous nous arrêtâmes un instant sous une touffe d'aunes au feuillage luisant qui rafraîchissait de son ombre le ruisseau dont les eaux lui baignaient incessamment le pied. Un insecte voulant se dérober à la voracité du rossignol qui le poursuivait de branche en branche, se laissa choir un peu en avant de nous. Le pauvre petit animal luttait désespérément contre une mort imminente, et son courage m'inspira le désir de le sauver. Je poussai tout auprès de lui la fleur que je portais; il s'y accrocha avec cette sûreté d'instinct que le ciel a mis en



La bonne dame serra son fils dans ses bras. (Page 39.)

toute créature vivante pour sa conservation. Nous le portâmes ainsi jusqu'auprès d'une touffe d'herbe fleurie, et là, j'abandonnai l'insecte et la rose.

Plus loin je rencontrai un remous dont je suivis le contre-courant, et je me trouvai dans un petit bassin qui échancrait la rive. Je m'y reposai quelques jours, et je me disposais à reprendre le fil de l'eau quand une petite blondine, à la figure de chérubin, la tête couronnée de bluets, me puisa pour me verser ensuite dans un bocal rempli de jolis poissons rouges.

L'enfant les soignait avec amour : chaque matin, à son réveil, ils avaient sa première pensée, et elle ne mangeait pas un gâteau qu'ils n'y eussent part.

Je me consolais de ma captivité en voyant la petite mine joyeuse de notre aimable geôlière pendant les heures qu'elle passait à contempler ses chers prisonniers. Elle les aimait et souriait à leurs ébats, et moi je prenais ma part de cette affection.

Un jour qu'elle tenait son bocal pour le mettre au soleil sur le balcon de sa chambre, un beau lévrier, son compagnon de jeux, se jeta étourdiment au-devant d'elle et fit tomber le bocal de ses mains. Je n'entendis que son premier cri, car j'eus à peine effleuré le seuil brûlant que je repris mes

courses et mes espérances, jusqu'à l'hiver qui me surprit dans les régions moyennes de l'air, et me précipita en neige sur un glacier des Alpes.

Aidée de mes sœurs, je fis, en fondant, l'une de ces fissures profondes si dangereuses pour les curieux qui visitent ces merveilles de la nature. La terre m'absorba, et je filtrai jusqu'aux nappes inférieures qui alimentent les sources. Combien de temps restai-je dans cette affreuse obscurité et sous cette pression accablante? je ne saurais le dire, puisque le jour et la nuit n'existaient plus pour moi; et ce fut une phase bien douloureuse de ma vie! Qu'était devenu mon beau soleil, et devais-je jamais le revoir? Étais-je donc privée pour toujours du bonheur de m'en rapprocher de plus en plus, jusqu'à ce qu'il m'eût délivrée de cette forme palpable qui m'était imposée! Devais-je attendre dans les entrailles de la terre la dissolution générale de ce monde dont je faisais partie!

J'étais tombée dans un anéantissement profond, toute espérance m'avait abandonnée, lorsque je me sentis fortement aspirée; je montai rapidement dans un tube étroit, et d'une grande longueur. Enfin, je fus rendue à la lumière! Je surgis d'un puits artésien, creusé jusqu'à des profondeurs infinies pour arroser une terre naguère stérile, et maintenant fécondée par cette eau bien-



Un beau lévrier fit tomber le bocal. (Page 43.)

faisante. Je coulai longtemps sur le sol jusqu'à une série de rigoles qui me conduisirent dans une assez belle rivière, puis j'entrai bientôt dans le réservoir d'une grande forge.

Là, je vis une foule d'hommes, noircis par le poussier de charbon, s'agiter nuit et jour pour produire le fer, métal devenu aussi utile en ce temps de civilisation que le pain qui sert à l'alimentation de l'homme. Les uns remuaient le minerai en le lavant; les autres le montaient au fourneau; d'autres encore surveillaient la fusion, et quand elle était à point, ils épanchaient le métal liquide en ruisseaux de feu. Lorsque la fonte était solidifiée, on la soumettait encore à l'action du feu, puis à la percussion d'énormes marteaux, ou bien à la pression de laminoirs de tous les calibres qui l'étiraient en bandes et en baguettes de différentes grosseurs.

Aux heures de repos, les femmes et les enfants des ouvriers venaient manger avec eux le pain qu'ils leur gagnaient littéralement à la sueur de leur front.

Mon Dieu, me disais-je, les hommes sont fous, en vérité, de tant s'agiter pour arriver au même résultat que les animaux : à sustenter ce corps périssable qui bientôt se dissoudra pour rendre aux éléments ce qu'il leur a emprunté! Mais un examen plus attentif me fit reconnaître que l'em-

ploi de ses forces physiques et intellectuelles est une nécessité pour cette créature privilégiée, que Dieu a douée d'une âme ayant conscience d'elle-même. Je compris que, dans l'ordre moral tout comme dans l'ordre physique, la stagnation était une cause de grande perturbation, et que l'action de la paresse sur l'intelligence vicie cette dernière, et produit une foule de maladies morales plus funestes encore que celles qui s'attachent au corps.

Je passai à mon tour sous la roue qui mettait en mouvement le gros marteau. Pendant que je tourbillonnais dans les bouillons occasionnés par la chute d'eau, un petit enfant roula dans la rivière. La mère se jeta inconsidérément après lui pour le sauver; mais ils se fussent noyés tous les deux si un batelier, témoin de l'accident, ne fût venu à leur secours et ne les eût retirés de l'eau à moitié morts de saisissement. Je me trouvais dans la chevelure frisée de l'enfant que sa mère réchauffait de ses ardents baisers, oubliant qu'elle était plus malade que lui. Elle secoua ses belles boucles brunes et je repris ma liberté à laquelle je fus assez indifférente d'abord, tant j'avais été émue du danger auquel venaient d'échapper cette pauvre femme et son fils.

Je me laissai pousser par la brise sans beaucoup m'inquiéter de la direction qu'elle m'imprimait,

et je me confondis pendant la nuit dans la brume épaisse qui couvrait une grande ville. Le matin je me trouvai suspendue aux cils d'un petit ramoneur, à côté d'une larme que lui arrachait le sentiment de sa misère. N'ayant pas d'asile, il avait passé la nuit étendu sur le pavé et souffrant de la faim. L'enfant était si désolé qu'il ne pensait même pas à essuyer ses yeux.

« Ma mère! où es-tu, ma mère! disait-il à demi-voix. Un passant, touché de sa détresse et charmé de sa bonne mine, l'emmena chez lui. La joie sécha les larmes du pauvre abandonné en même temps que la brise m'emportait sur son aile. »

Je gravitai de nouveau vers le soleil, bien fatiguée des travaux qu'il me fallait accomplir sur la terre. Je montai longtemps, puis, dans un de ces jours de mélancolie où la vie se concentre et où l'on ne tient aucun compte des circonstances extérieures, je descendis insensiblement et sans m'en apercevoir, puis je me trouvai prise dans un de ces épais brouillards qui assombrissent les tristes journées d'hiver.

La nuit m'attacha sous forme de givre aux ailes d'un petit oiseau blotti sur une branche. Le pauvret, à son réveil, chercha vainement à se débarrasser de cette entrave. Un enfant, témoin de sa détresse, le saisit, et, après avoir secoué les frimas qui le couvraient, il le réchauffa dans son

sein. Quel sort lui réservait-il? Les enfants ont des tendresses si cruelles pour ces petits êtres emplumés, objets de leur éternelle convoitise!

J'étais tombée sur un rosier déjà tout couvert des prismes brillants dont je venais augmenter le nombre. Le soleil de midi nous fondit en même temps qu'un vent glacial nous cristallisait de nouveau, mais en glace cette fois. La campagne prit alors un aspect magique : c'étaient des arbres de cristal sur un sol de diamants, qui brisaient les rayons lumineux et les renvoyaient avec un éclat insupportable.

Ce sublime spectacle dura peu : le dégel couvrit la terre d'eau qui s'épancha de tous côtés. De ruisseaux en rivières, j'arrivai dans la Seine vers le milieu de son parcours et assez près de Paris. Je ne voulus point me mettre au fil de l'eau, préférant couler capricieusement le long des bords. Là, je rencontrerais mille obstacles qui ralentiraient ma course et me permettraient d'observer à loisir la fleur qui se penche sur l'eau, l'insecte qui chasse, le coquillage qui s'enfouit dans le sable à l'approche du danger, et ces myriades de petits poissons fuyant la voracité de leurs ennemis sous l'abri des plantes aquatiques.

Je marchais donc le plus lentement possible, et le printemps avait ranimé toute la nature que je n'étais pas encore arrivée dans la grande ville. Un



Il ne pensait même pas à essuyer ses yeux. (Page 49.)

matin, m'étant aventurée loin du rivage protecteur, je fus puisée pour le service de la machine d'un bateau à vapeur. Mise dans la chaudière, je fus pendant plusieurs jours vaporisée et condensée tour à tour; et ce n'était pas sans orgueil que je sentais ma force d'expansion contribuer au mouvement accéléré de cette vaste embarcation. Cependant, je me fatiguai promptement de cette réclusion, et je parvins à m'échapper dans une bouffée de vapeur. Mais, hélas! une pluie battante me précipita de nouveau dans la Seine, à Paris même; et ses quais si vantés me semblèrent bien inférieurs aux vertes rives entre lesquelles j'avais si souvent coulé. Mêlée aux hideux débris que la grande ville vomit dans le fleuve par ses mille égouts, j'espérais, en me voyant presque hors de Paris, échapper enfin à leur contact flétrissant, quand je fus invinciblement entraînée dans un conduit aboutissant au corps d'une pompe mue par la vapeur. Arrivée dans le réservoir, puis chassée dans un dédale de canaux souterrains qui me conduisirent à une borne-fontaine, je tombai dans la cruche d'une jeune ouvrière matinale qui m'emporta chez elle. En passant devant la bouquetière, elle prit quelques roses qu'elle déposa dans un verre, et je fus du nombre des gouttes d'eau dont elle le remplit.

Cette jeune fille peignait des éventails. Souriant

d'abord à son ouvrage, puis aux fraîches rivales de sa beauté qui lui servaient de modèles, elle vit se dérouler insensiblement dans son imagination le tableau des fêtes où brillerait l'éventail qu'elle faisait. Elle voyait les danses joyeuses d'un essaim de jeunes filles belles de leurs attraits, et aussi de leurs élégantes parures. Puis elle jeta un regard pensif sur sa chambre dénudée; son front devint soucieux, et une larme furtive coula lentement le long de sa joue.

C'est qu'elle aussi avait assisté à ces fêtes brillantes dont le souvenir la navrait! Une indicible amertume emplit son cœur qui était tout prêt à se révolter contre sa destinée, quand un soupir de sa mère aveugle vint l'arracher à cette préoccupation. Se rappelant alors la sainteté de son travail qui nourrissait cette chère infirme, elle courut l'embrasser, lui demandant intérieurement pardon de ses regrets sacriléges; et pleine de courage elle se remit à peindre. Pendant une semaine, je fus témoin de ce labeur soutenu et de cette innocente vie. Un beau matin, l'eau et le bouquet furent jetés, non sans un soupir de regret, dans une petite cour infecte sur laquelle donnait la fenêtre de l'intéressante artiste. Je m'y trouvai confondue avec les résidus des ménages nombreux qui peuplaient la maison, et j'attendis impatiemment que le soleil, qui n'avait jamais trompé mon



Pleine de courage elle se remit à peindre. (Page 54.)

espoir, vînt me purifier encore de cette nouvelle souillure. Je ne souffris pas longtemps. Ravie de nouveau à cette existence terrestre que je fuyais toujours, je fus longtemps balancée dans les airs; mais je me résolus en pluie avant d'avoir pu quitter Paris. Rentrée dans le fleuve, j'en fus retirée pour aller dans un grand philtre qui fournissait d'eau les maisons opulentes. On me porta chez une jeune femme qui me plaça dans une baignoire où un délicieux enfant de deux ans se refusait à entrer; mais enfin, le petit rebelle s'y laissa plonger, attiré par le plaisir de diriger une flotte de métal avec le barreau aimanté qu'on lui avait mis dans la main. De petits animaux en moelle de sureau nageaient aussi auprès de lui et revenaient toujours à la surface, quelque effort que fît l'enfant pour les faire aller au fond. A chaque tentative infructueuse, il lançait un petit rire perlé et la jeune mère charmée, à genoux devant cette ravissante idole, ne songeait guère aux larmes que, peut-être, cet enfant adoré lui ferait verser un jour.

On jeta le bain et je retournai à la Seine, toujours soumise à mille chances diverses; allant de l'égout immonde à la demeure du riche, pour retomber encore dans la fange. Un porteur d'eau me vendit un jour à un fabricant d'instruments de précision qui m'emprisonna dans un niveau d'eau.

Je me crus enfermée pour un temps indéfini, et j'en fus au désespoir ; heureusement, un maladroit fit tomber l'instrument en l'examinant ; il se brisa sur le seuil du magasin, et je filai vite entre les pavés jusqu'au ruisseau, qui me conduisit dans le fleuve dont j'étais sans cesse retirée.

Il m'arriva de me trouver au fond de l'encrier d'un écrivain qui traitait des sciences morales, et cherchait à résoudre le grand problème du bonheur : solution qui depuis des siècles occupe tant de vastes esprits sans que la question en soit beaucoup plus avancée. Chacun partant de soi et jugeant selon ses passions ou ses intérêts, il a été impossible d'arriver à un résultat satisfaisant. Après avoir longtemps médité, cet écrivain se ranime tout à coup, son œil brille, il trempe vivement sa plume dans l'encrier, et je contribuai à fixer ces mots :

« Quand les hommes, moins occupés d'eux-mêmes, seront pleins d'amour et de charité pour leurs frères, ils connaîtront le bonheur, quelles que soient d'ailleurs les conditions de leur existence personnelle. »

L'encre sécha, et j'essayai encore, mais en vain, de quitter ce ciel brumeux.

Une autre fois, après avoir subi cette opération du filtrage, bien nécessaire en vérité pour toute eau puisée dans la Seine, réceptacle de tant de



Mais enfin le petit rebelle s'y laissa plonger. (Page 57.)

choses immondes, je fus versée au fond d'une coupe de cristal curieusement gravée qu'on posa sur une table devant laquelle s'assit une jeune fille. Elle faisait le portrait d'un vieillard qui semblait endormi dans un lit occupant le fond de l'appartement. C'était son grand-père, mort depuis quelques heures seulement. Malgré les larmes abondantes qu'elle étanchait à chaque instant, la pieuse fille travaillait avec application à bien reproduire l'image vénérée, et je fus employée à délayer la couleur destinée à donner le dernier trait à cette figure qui devait à la mort cette expression de béatitude que l'on remarque si souvent chez ceux qui s'éteignent doucement après une vie honnête et paisible. Aussitôt que je fus dissoute dans l'air, je m'empressai de quitter la chambre mortuaire.

Enfin, étant restée assez longtemps sans être puisée, je pus me mêler au courant et quitter cette ville dont l'activité me fatiguait. Je pensai avec transport que bientôt j'arriverais à cet océan auquel je désirais être mêlée depuis si longtemps. Mais, à quelques lieues de Paris, je passai tout auprès d'un immense ouvrage en charpente qui occupait un espace considérable sur un des côtés du fleuve. J'expiai encore une fois ma curiosité, car je fus prise par cette grande machine qui alimente les réservoirs de Versailles. Après

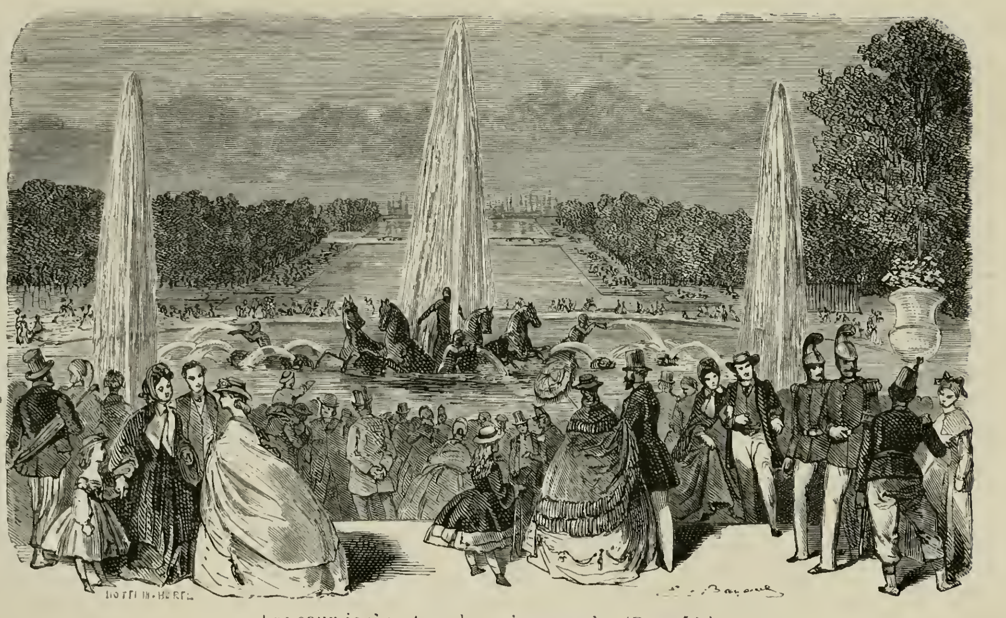
être montée par des conduits obscurs jusqu'à l'aqueduc de Luciennes, où je vis le ciel un moment, je repris ma route dans les ténèbres vers le grand réservoir du château.

Les eaux jouèrent quelques jours après, et le hasard me dirigea sur les jets d'eau du bassin d'Encelade.

J'éprouvai un plaisir mêlé de vertige à me sentir lancée avec tant d'impétuosité. Nous tombâmes en fine vapeur où se dessinait un arc-en-ciel en miniature, et la brise me poussa sur une feuille de marronnier. J'y passai la nuit. Le lendemain, revenue à celle de mes transformations qui me rapprochait le plus de ma nature élémentaire, je me joignis à un léger nuage qui errait au-dessus du parc.

Attiré par le soleil, il s'éleva considérablement et fut bientôt dissous. Alors chacune des gouttes d'eau recouvra sa parfaite liberté.

Je me sentais heureuse et légère à ces hauteurs où les bruits de la terre ne sauraient arriver, et je repris mes courses d'autrefois. Un courant d'air froid réduisit mon volume qui était immense. Je redevins visible, et je formai le noyau d'un nuage, mes sœurs se combinant une à une, deux à deux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le nuage eût acquis une certaine intensité. Nous fûmes chassées par un vent très-fort; et comme nous planions



Les eaux jouèrent quelques jours après. (Page 52.)

sur l'Atlantique, nous rencontrâmes un autre nuage chargé de l'électricité contraire à celle que nous recélions. De là ces décharges qui produisent les éclairs et les tonnerres, ces orages furieux qui sont la terreur des matelots ! Nous voyions de pauvres navires ballottés sur les eaux, d'autres démâtés, et les équipages qui les montaient bravant la mort cent fois par heure, pour veiller au salut des quelques planches commises à leur garde, bien plus qu'au leur propre. Tout ce tapage infernal finit par une pluie diluviale, et je tombai enfin dans cette mer que j'avais tant désiré connaître !

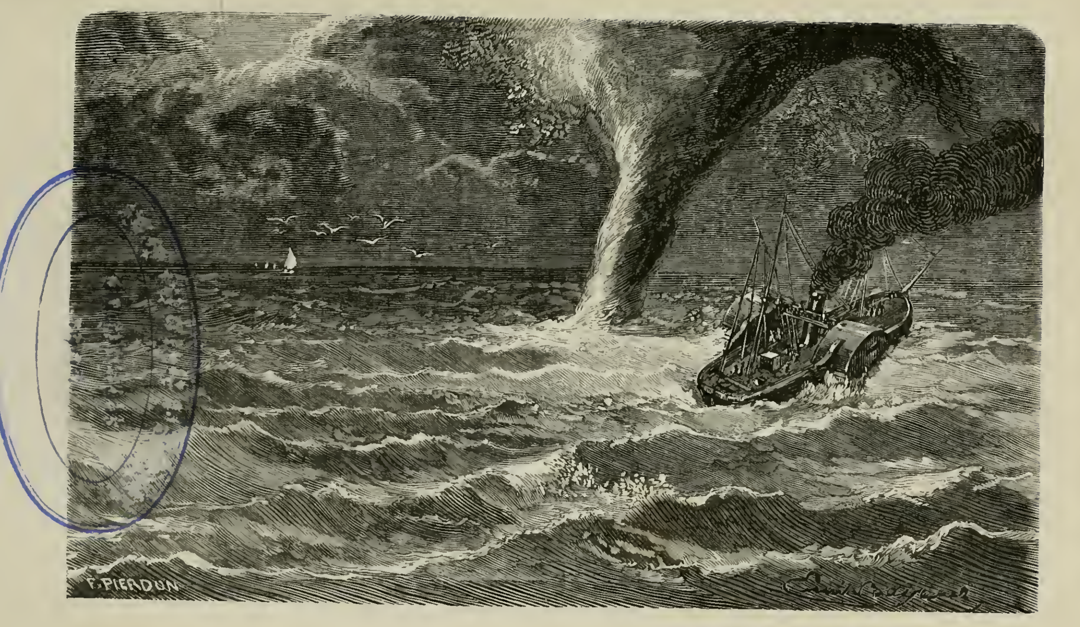
J'espérais être arrivée au terme de mes épreuves et de mes voyages; je crus toucher au repos dont je sentais si vivement le besoin. Combien j'étais loin de ces beaux rêves de ma jeunesse quand, ne tenant aucun compte des événements accomplis en dehors de mon humble sphère d'action, je ne comprenais pas que je dusse être jamais soumise à leur influence, ni que rien pût m'arracher au culte de mon idéal ! A cette heure, fatiguée de la vie, attristée par tout ce que j'avais vu, froissée de mille façons, je ne demandais que le repos et l'oubli.

Pendant de longues années je me laissai bercer par les vagues sans le moindre souci de l'avenir,

descendant quelquefois dans l'abîme pour en sonder les profondeurs.

Un jour que, tout en contemplant le ciel, cet objet de mon éternelle admiration, je songeais aux différentes circonstances de ma vie, souvenir qui doublait le prix de mon bonheur actuel, un rapide navire m'entraîna dans son sillage. Je le suivis longtemps, et je remarquai sur le pont un homme d'un noble et mâle aspect qui, toujours appuyé sur le bastingage, tenait constamment son regard fixé sur un point invariable de l'horizon. Une larme tomba auprès de moi, larme bien amère, en qui se résumaient les plus poignants regrets, ceux de la famille et de la patrie! Nous voguâmes longtemps de compagnie, jusqu'à ce qu'une trombe nous enleva pour nous précipiter sur le malheureux bâtiment qu'elle abîma dans les flots.

Nous trouvâmes sous les tropiques des courants qui nous poussèrent, la larme et moi, jusqu'aux rivages de l'Inde. De là, nous glissâmes entre les îles de l'immense archipel de l'océan Pacifique; puis nous doublâmes le cap Horn et descendîmes vers l'équateur. Là, un courant sous-marin nous mena au pôle nord. Nous y arrivâmes en plein été et fûmes très-surprises de trouver, dans ces contrées désolées où la végétation ne s'éveille guère que pendant trois mois de l'année, des



Nous voguâmes longtemps de compagnie. (Page 66.)

hommes venus de loin pour arracher à la nature le secret de cette attraction magnétique qui les avait guidés dans ces pays perdus.

Nous ne tardâmes pas à être congelées au contact d'un glaçon mince et plat dont nous fîmes immédiatement partie. Un Esquimau, qui bâtissait sa hutte de neige, prit cette glace pour fermer l'ouverture devant y laisser pénétrer la lumière. Il tapissa cet étrange abri contre le froid d'une double rangée de fourrures, et rendit aussi commode que possible le pauvre réduit où sa vie allait être concentrée pendant cette longue nuit polaire.

Témoin de la vie quasi végétative de la famille habitant cette hutte, je fus prise d'une profonde pitié pour cette race qui, douée par le Créateur des mêmes facultés qu'il accorde au reste des hommes, est pourtant condamnée, par les conditions de son existence physique, à une espèce d'annihilation complète de l'intelligence. L'âme de ces créatures déshéritées devait-elle retourner à Dieu sans avoir eu conscience d'elle-même?

Cependant, l'observation attentive des petits faits qui s'accomplissaient dans la hutte modifia singulièrement mon premier jugement. Si l'intelligence était captive chez ces pauvres êtres qui semblaient au dernier degré de l'espèce humaine, le saint amour de la famille les animait et suffi-

sait à les rendre heureux. Nécessaires les uns aux autres, les services mutuels entretenaient leurs sentiments affectueux; car, dans ces contrées, moins qu'ailleurs encore, l'homme ne saurait vivre seul. Les Esquimaux ont même un grand attachement pour les chiens qu'ils attellent à leurs traîneaux de chasse. Les mères soignent leurs jeunes enfants avec une vigilance extrême, employant pour les préserver du froid les moyens les plus ingénieux. Sans cette sollicitude de tous les instants, les pauvres petites créatures ne pourraient résister aux hivers longs et cruels de ces âpres climats. Continuellement blotties auprès de leur mère sur la banquette couverte de doubles fourrures qui garnit le pourtour intérieur de leur habitation, elles ne souffrent aucunement du froid; et, si quelque occupation éloigne cette femme pour un instant, un membre quelconque de la famille la remplace aussitôt pour empêcher la déperdition de la chaleur qui serait fatale à l'enfant.

Dans la saison du grand jour, quand le blanc linceul qui couvre cette terre désolée se replia, et que l'herbe commença à poindre, la famille abandonna la hutte après avoir emporté tout ce qui la garnissait, et elle émigra vers une contrée plus riche en pâturages. Le soleil d'août fondit la hutte et le glaçon de la fenêtre, et nous coulâ-



Le saint amour de la famille. (Page 69.)

mes jusqu'à la mer qui était proche. Je m'avançai le plus près possible du pôle, là où finit l'action absorbante du soleil, et je fus réunie aux glaces éternelles ! Mon temps d'épreuves est fini et l'heure du repos a enfin sonné pour moi ! J'attends donc patiemment dans la contemplation des grandeurs de Dieu, qu'il cesse d'animer le monde de son souffle vivifiant, et qu'il en disperse les éléments.



LES GUÊPES



LES GUÊPES.

Armande, petite fille assez paresseuse, tenait depuis une heure son livre à la main pour apprendre une leçon qu'elle eût pu savoir parfaitement en moins de vingt minutes. Au lieu d'étudier, elle regardait vaguement par la fenêtre, enviant la liberté qu'on avait donnée à son frère. Elle pleurait presque de ce qu'elle était tout près de regarder comme une injustice; car la petite orgueilleuse ne voulait pas s'avouer qu'elle aussi aurait pu courir à sa fantaisie, si, comme le jeune garçon, elle se fût empressée de terminer ses devoirs.

Tout à coup elle aperçut Melchior immobile devant un rosier, le regardant si attentivement qu'il semblait retenir son souffle. Poussée par la curiosité, Armande ouvrit la fenêtre :

« Que vois-tu donc de si intéressant, lui cria-t-elle, que tu restes là comme une statue?

— Oh! ma sœur, je vois quelque chose de bien extraordinaire. Viens, viens vite voir aussi!

— Tu sais bien que je ne puis pas sortir, répondit la petite fille avec impatience, puisque je ne sais pas ma leçon!

— Apprends-la bien vite; tu me retrouveras à cette place. »

Armande, stimulée par la curiosité, s'occupa sérieusement de sa leçon et la sut bientôt. Alors elle courut retrouver son frère, qui, un doigt sur les lèvres pour lui recommander le silence, lui montra une branche du rosier où pendait une boule de carton gris. Une de ses faces était percée de trous réguliers comme des alvéoles d'abeilles. Plusieurs guêpes venaient successivement apporter des boulettes de substance molle et grisâtre qu'elles étendaient, unissaient, et façonnaient en alvéole.

Les deux enfants passèrent ainsi en observation le temps de leur récréation, et eurent le plaisir de voir terminer plusieurs de ces alvéoles qui ajoutaient au volume de la boule.

En rentrant, ils demandèrent à M. Barrus, leur père, où les guêpes prenaient le carton dont elles composent leur nid.

« Elles le font elles-mêmes en détachant des ar-



L'une d'elle l'avait piquée à l'oreille. (Page 81.) !

bres avec beaucoup de dextérité de petits fragments d'écorce qu'elles réduisent en pâte en les mouillant de leur salive. »

Un matin, Armande et son frère trouvèrent le guêpier terminé : il était de la grosseur d'une pomme. Dans chaque alvéole se trouvait maintenant un ver que les guêpes appâtaient. Puis un beau jour, il leur sembla que ces vers étaient devenus des guêpes.

Armande, voulant s'en assurer, s'approcha du rosier, sans s'apercevoir que son chapeau courbait une branche qui s'en vint frapper le nid.

Aussitôt les mères guêpes se précipitèrent avec furie sur la pauvre enfant, qui s'enfuit en poussant des cris perçants, car l'une d'elles l'avait piquée à l'oreille.

Melchior courut après sa sœur, et l'ayant attrapée, il frotta vivement la piqûre avec une poignée d'herbe qu'il venait d'arracher au gazon. La douleur disparut bientôt ainsi que l'enflure.

Armande alla vers son père et lui dit qu'elle ne voulait plus observer les guêpes parce qu'elles étaient aussi méchantes que les abeilles.

« *Méchantes* est un mot impropre. Les animaux agissent sans réflexion et n'obéissent qu'à leur instinct; d'ailleurs, il n'y a aucune comparaison à établir entre l'abeille et la guêpe; celle-ci attaque et pique de son aiguillon les animaux dont elle fait

sa proie, tandis que l'autre, ne vivant aux dépens d'aucun être, ne se sert de cette arme que pour sa défense personnelle. »

En parlant ainsi, ils étaient arrivés tout auprès des ruches.

« Tenez, mes enfants, nous arrivons juste à temps pour observer un exemple de ce que je viens de vous dire. Voyez-vous le combat de cette guêpe contre une abeille, tout auprès de la ruche ?

— Oui, papa ; voyez donc comme elle la tient par le corselet ! La pauvre abeille se démène fort pour se tirer des pattes de cette *bête féroce*. Ah ! la voilà qui tombe en convulsion.

— C'est que la guêpe est parvenue à enfoncer son dard entre la tête et le corselet.

— Tiens ! dit Armande, qui s'était approchée malgré sa résolution de ne plus s'occuper des guêpes, la voilà, cette vilaine, qui suce une goutte de miel sortant de la trompe de sa victime ! et qui l'emporte, ajouta son frère. Qu'en veut-elle faire?

— Sans doute elle va la donner à sa larve. Tu vois bien que ce n'est pas par *férocité* qu'elle a tué l'abeille, mais seulement pour avoir la nourriture nécessaire à son petit.

— Allons voir son nid, cher papa, car je comprends bien que ce n'est pas là cette même guêpe qui le suspend aux arbustes.

— Ce nid serait assez difficile à trouver, mon ami, d'autant plus que chacune le fait à part. Elle le creuse horizontalement en terre, à plus d'un pied de profondeur. Pour faire cette longue galerie, le pauvre insecte détache la terre avec ses mandibules, et la porte hors de ce trou au fond duquel il déposera son œuf.

On alla dîner. Pendant le dessert, d'énormes guêpes vinrent se poser sur les fruits qui couvraient la table. Mme Barrus, craignant d'en être piquée, s'agitait beaucoup.

« Calme-toi donc, ma bonne amie, et mange en repos. Ces grosses guêpes sont les plus inoffensives de toutes : elles ne sont dangereuses que pour les mouches dont elles font leur proie ; et pour qu'elles piquent l'homme, il faut qu'elles soient bien inquiétées par lui.

— Papa, dit Armande, les boules que font ces guêpes-là doivent être bien grosses ?

— Ma fille, elles construisent leur nid dans quelque crevasse d'un vieux mur, et le plus souvent dans le tronc d'un arbre creux. Elles en agrandissent la cavité en détachant par petits fragments, le bois qui les gêne. »

Le soir même, la famille se promenait dans une grande prairie à peu de distance de la maison. Les enfants folâtraient avec Ariel, leur chien favori. Tout à coup le pauvre animal, qui fouissait la

terre au pied d'un arbre; fit un bond en poussant des hurlements affreux. Les enfants coururent à lui; mais un ouvrier qui travaillait aux fossés les retint.

M. Barrus, qui s'était approché du chien, leur dit :

« Éloignez-vous! Ariel est entouré de guêpes qui le piquent cruellement. »

Aussitôt l'ouvrier mit le feu à une poignée d'herbe sèche et flamba le chien, qui fut ainsi délivré de ses ennemies.

« Mais, papa, je ne vois point, de guêpier ici?

— Il y en a plus d'un, mon enfant. Ton chien s'est amusé à fouir la terre à l'entrée de l'un d'eux, et les guêpes se sont vengées de cette invasion dans leur domaine. »

Melchior emporta son favori jusqu'à la maison. Là, son père frotta le chien avec de l'ammoniaque, ce qui le soulagea promptement.

Le soir, tout le monde de la maison se réunit autour du guêpier qu'on entoura de broussailles; Melchior les alluma tandis que le jardinier versait un plein arrosoir d'eau bouillante dans le trou par où sortaient les guêpes. Le plus grand nombre de celles qui tentèrent d'échapper à cette terrible inondation se brûlèrent à la flamme qui s'élevait très-haut.

Le jour suivant, pendant la récréation du déjeuner, M. Barrus emmena ses enfants dans le pré



Aussitôt l'ouvrier mit le feu à une poignée d'herbe sèche. (Page 84.)

où ils trouvèrent le jardinier qui dilatait le trou contenant le guêpier de la veille.

« Oh! papa, dit Melchior, qui suivait avec attention le travail du jardinier, voyez donc cette grosse boule toute couverte de petites pierres et de petits coquillages!

— C'est l'habitation des guêpes que nous avons détruites hier au soir. »

Le jardinier dégagea entièrement cette *boule* de la terre où elle était enfouie; puis, après avoir vidé l'eau qu'elle contenait et s'être bien assuré qu'il n'y restait pas une seule guêpe vivante, il la remit à M. Barrus, qui l'emporta dans son cabinet, suivi des deux enfants, pour la leur faire examiner.

M. Barrus eut beaucoup de peine à couper ce nid pour en mieux voir la structure intérieure.

« Se peut-il, papa, dit Melchior tout étonné, que des guêpes aient pu faire le carton qui tapisse la muraille de cette boule, qu'on pourrait bien appeler une sphère? Il a plus de deux centimètres d'épaisseur.

— Oui, mon enfant,ce sont bien elles qui ont fait ce carton destiné à garantir leur demeure souterraine de l'humidité.

— Comme il est joli, ce carton! dit Armande, avec ses raies jaunes, grises et brunes! Voyez donc! ce nid a deux portes.

— L'une pour entrer, l'autre pour sortir, ma sœur.

— Précisément, mon garçon? Ces insectes, ne vivant guère qu'une saison, connaissent le prix du temps, et font ces deux ouvertures opposées pour éviter toute confusion à l'intérieur.

— Ce nid est plein de gâteaux semblables à ceux que l'on ôte de nos ruches quand on taille les abeilles.

— Mais ils ne sont pas faits de même, ma sœur; car àu lieu d'être en cire, ceux-ci sont tout bonnement en carton ; et de plus ils ne contiennent pas de miel.

— Puisque tu es si bon observateur, mon enfant, ne vois-tu pas quelque autre différence? Tiens, voici la cité des guêpes posée comme elle l'était dans sa loge souterraine. »

Melchior regarda attentivement, et après un moment de réflexion, il dit :

« Oui, certainement, je vois une autre différence ! Les gâteaux des abeilles sont debout, et ceux-ci, posés à plat, ressemblent à un guéridon à plusieurs étages supportés par de petits piliers.

— C'est cela ! ces gâteaux sont *horizontaux* et les autres *verticaux*. Une des femelles, qui a survécu à l'hiver, commence l'excavation où doit se construire la cité ; elle fait une partie du gâteau supérieur, et elle dépose ses œufs dans les alvéoles.

Bientôt les guêpes qui en naissent font des alvéoles à leur tour et agrandissent cette excavation; quand elle est de la dimension voulue elles la tapissent de ce carton qui vous cause tant de surprise. Aussitôt qu'un gâteau est terminé, les ouvrières en commencent un autre immédiatement au-dessous.

— Les jeunes guêpes ont donc dès en naissant la force de travailler?

— Oui; leur enfance se passe à l'état de larve. Mais après leur métamorphose, elles se trouvent telles qu'elles resteront toute leur vie. Les mères passent la saison à pondre et à nourrir les larves, et les ouvrières construisent les alvéoles et vont chercher la pâture.

— Et que leur donnent-elles, à tous? Ces vers que je vois là, morts, dans leurs cellules?

— Non, car ce sont leurs propres larves; mais tout leur est bon, à ces guêpes-là! Souvent elles saisissent les abeilles prêtes à rentrer dans la ruche, les coupent en deux, et emportent la partie qui contient le miel. Elle enlèvent à l'étal de nos bouchers des morceaux de viande souvent plus gros qu'elles; elles s'introduisent dans les plis du papier qui enveloppe les pains de sucre, et y font beaucoup de dégât, au grand mécontentement des épiciers dont elles ne respectent pas le magasin. Elles commencent toujours par bien se repaître,

et emportent ensuite tout ce dont elles peuvent se charger.

— Papa, pourquoi ces gâteaux ne touchent-ils pas la paroi intérieure du nid?

— Pour ménager à ses habitants le moyen de circuler à l'aise. »

Tout en écoutant son père, Armande s'amusait à dédoubler cette épaisse paroi, et la trouvait composée de plusieurs couches de carton laissant du vide entre elles. Son frère en compta jusqu'à quinze.

« Combien ce nid pouvait-il contenir d'habitants? demanda-t-elle.

— De quatorze à quinze mille, je pense.

— Ah! mon Dieu! tant que cela! comme vous avez bien fait de détruire toutes ces vilaines bêtes qui s'étaient établies si près de notre maison! elles auraient tout dévoré sur notre table.

— Ma fille, ces *vilaines* bêtes-là ont grand soin de leurs petits qu'elles nourrissent à la façon des oiseaux, leur donnant de temps en temps la becquée après avoir ramolli dans leur bouche les aliments qu'elles leur présentent.

— Ces larves mettent-elles longtemps à devenir un insecte parfait?

— Au bout de vingt jours d'existence, le ver clôt sa cellule avec un couvercle de soie qu'il file; puis il reste enfermé huit ou neuf jours à l'état

de nymphe; alors, se débarrassant de ses enveloppes, la guêpe apparaît dans toute sa beauté.

— Mais ce nid si solidement fait doit durer bien longtemps?

— Eh bien! non; il ne se sert généralement qu'une seule année. Les insectes qui l'habitent tuent tous les petits qui éclosent après octobre, et arrachent toutes les larves qui peuplent alors les alvéoles. Les mâles et les ouvrières meurent tout naturellement dès les premiers froids.

— Que deviennent donc les femelles?

— Elles passent l'hiver engourdies au fond de leur nid. Au printemps chacune de celles qui ont échappé aux rigueurs de la rude saison fonde une nouvelle famille, bâtit une nouvelle cité. Cette mère de toutes les autres creuse un trou en terre, comme je vous l'ai déjà dit, et le garnit de quelques cellules où elle dépose ses œufs. Elle seule suffit à nourrir les larves qui en sortent et supporte courageusement toutes les fatigues de cette installation.

— J'espère bien, dit Armande que cette bonne mère-là ne tue pas ses petits enfants en automne, elle!

— Mon Dieu si, mon enfant! Sachant bien qu'elles ne trouveront plus de pâture pour leurs larves, ces mères les détruisent avant leur dernière métamorphose.

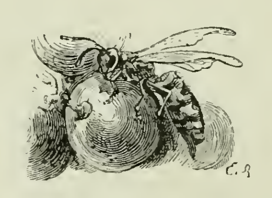
— Papa, existe-t-il des guêpes ailleurs qu'en France?

— Oui vraiment, il s'en trouve partout. »

Armande s'intéressa si bien à tout ce qu'elle venait d'observer et d'apprendre, qu'elle pria son père de lui faire connaître les mœurs de quelque autre insecte.

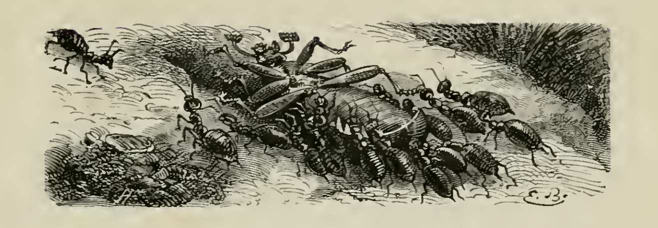
M. Barrus le lui promit, mais à condition qu'elle travaillerait toujours aussi bien qu'elle le faisait depuis quelques jours.

Et Armande fit cette promesse de grand cœur.



LES AVENTURES

D'UNE FOURMI



LES AVENTURES

D'UNE FOURMI.

Je suis éclose dans une république prospère et bien disciplinée, exempte jusqu'alors des malheurs qui ne sont que trop souvent le partage de la grande famille des fourmis noires cendrées à laquelle j'appartiens. Mon enfance s'écoula sans aucun souci, au milieu des innocents plaisirs de cet âge. Nos pourvoyeuses étaient vigilantes et ne nous laissaient point manquer de cet excellent miel que les pucerons distillent tout exprès pour nous. Dès l'éclosion de l'œuf qui me contenait, j'annonçai une rare intelligence. Petite larve encore, je savais me dresser et demander la becquée quand la faim me pressait; et si ma nourrice ne montrait pas assez d'empressement à me satisfaire, j'allais chercher jusque dans sa bouche cette miellée dont j'étais si friande. Aussitôt qu'un

rayon de soleil réjouissait la terre, les nourrices nous montaient dans les étages supérieurs de notre cité; et si le temps était extrêmement favorable, elles nous sortaient même sur le dôme et veillaient auprès de nous, prêtes à nous rentrer au gîte à la moindre intempérie. Quand, au contraire, il venait à pleuvoir, ou si l'air était seulement humide, elles nous descendaient dans les souterrains, lieux où la température est toujours égale. Chaque jour ma nourrice me léchait avec soin pour me maintenir d'une éclatante blancheur.

Quand sonna l'heure de l'adolescence, je me filai une coque de fine soie à l'abri de laquelle s'opéra ma seconde métamorphose. Pendant ce temps-là je fus condamnée à une grande immobilité, et ma vie se trouvait entièrement à la merci de ma nourrice.

Aussitôt que je m'en sentis la force, je fis un léger mouvement pour avertir la gardienne qui veillait auprès de moi que le temps était venu de rompre les enveloppes qui me retenaient captive. Elle s'y prit fort délicatement, coupant un à un, et avec une patience admirable, les fils de cette trame fine et serrée, afin de m'épargner toute secousse fâcheuse. Enfin elle enleva, dans le sens de la longueur, une bandelette de mon linceul; ayant ensuite déchiré la robe satinée qui m'enve-

loppait sous ma coque, elle tira mes antennes avec la plus grande précaution, puis ma tête, mes pattes, et enfin le reste de mon corps; et elle s'empressa aussitôt de porter hors du nid ma dépouille désormais inutile.

Je ne fus pas longtemps sans travailler, et l'on me préposa à la garde des pucerons dont nous avions un très-grand nombre dans nos souterrains, où ils vivaient sur les racines des herbes qui croissaient aux alentours de notre demeure. Il fallait transporter au loin les corps de ceux qui mouraient, afin d'éviter les maladies contagieuses, et veiller avec beaucoup de sollicitude sur ces troupeaux, notre plus grande richesse. Plus leurs œufs étaient soignés, plus les pucerons en sortaient forts et vigoureux et fournissaient en abondance la miellée dont nos larves étaient nourries. Je les retournais sans cesse dans ma bouche pour en maintenir l'enveloppe dans cet état de souplesse si favorable au développement du petit qu'elle contient. Si nos pucerons ne multipliaient pas suffisamment, ou si quelque mortalité venait à les décimer, nous allions faire des prises sur les plantes des environs. Ce n'était pas sans remords, certes, que je ravissais la liberté à ces pauvres bêtes qui cèdent leur miel sans résistance, en quelque temps et en quelque lieu qu'on les en sollicite.

L'hiver arriva enfin, le premier hiver de ma vie! après avoir solidement clos toutes les entrées de notre cité, nous nous retirâmes dans les étages inférieurs auprès de quelques milliers d'œufs qui ne devaient éclore qu'au printemps suivant; et nous nous endormîmes en toute sécurité.

Le premier souffle de la tiède brise de mai nous réveilla. Nous vîmes avec chagrin que la pluie avait fort endommagé nos étages supérieurs. Il fut un instant question de les réparer; mais on se résolut à construire une habitation plus vaste, plus commode et mieux située. Plusieurs de nos sœurs allèrent à la découverte d'un emplacement convenable, en ayant soin de bien explorer les environs de notre fourmilière afin de ne pas s'égarer dans les solitudes qui l'entouraient.

Aussitôt après avoir fixé leur choix, elles accoururent pour nous en instruire, et chacune d'elles emporta une ouvrière vers ces lieux inconnus; puis elles revinrent toutes ensemble se charger d'autres fourmis, et répétèrent ce manége jusqu'à ce qu'elles fussent en nombre suffisant pour commencer les travaux. Il fallut faire violence aux paresseuses (car il s'en trouve dans les meilleures fourmilières), et les traîner de force vers les différents ateliers. Nous abandonnâmes à eux-mêmes nos pucerons, les sachant si bien façonnés à l'esclavage qu'il n'y avait pas à craindre

qu'ils cherchassent à recouvrer leur liberté, et nous allâmes maçonner toutes ensemble. Il ne resta seulement à la fourmilière que quelques nourrices pour soigner les œufs pondus à l'automne précédent.

Nous commençâmes à creuser des galeries parallèles, en ayant soin d'exhausser les murs de séparation avec la terre extraite des fossés que nous faisions; puis nous assîmes des voûtes solides sur ces murailles dont nous perçâmes ensuite la paroi de trous ronds. Nous découpâmes ainsi de vastes salles soutenues par des piliers massifs.

Les jeunes fourmis qui, comme moi, travaillaient pour la première fois, n'ayant pas le coup d'œil bien juste, recommencèrent souvent leur besogne après avoir été vertement tancées par quelque habile ouvrière. Il m'est arrivé de faire une voûte qui devait reposer sur le mur que construisait une de mes compagnes; j'avais mal pris mes dimensions, ou plutôt, il faut bien l'avouer, j'avais hâte d'en finir : car je regrettais les doux loisirs de mon poste auprès des pucerons qui m'abreuvaient de leur miel chaque fois que je le désirais. Une vieille ouvrière, tant soit peu revêche, qui inspectait les travaux, s'apercevant de ma bévue, détruisit sans pitié l'ouvrage pour lequel je m'étais donné tant de peine; puis elle m'obligea d'élever mon mur à la même hauteur que celui

de ma compagne et d'y appuyer une voûte nouvelle, qui fut, j'en conviens, beaucoup plus solide et mieux faite que celle qui venait d'être détruite. Cette fatigante besogne achevée, je m'attachai à chercher les endroits où quelque fétu, quelque brin d'herbe entre-croisés pouvaient servir de montant, de poutre à une salle ou à une loge; et j'en comblai très-artistement les interstices. Je préférais à tout autre ce genre de travail qui demandait plus de combinaisons que d'efforts; et quand je ne pouvais exécuter mon plan toute seule, je savais bien engager mes sœurs à m'y aider ; et jamais elles ne me refusèrent leur concours, car j'exerçais sur elles l'ascendant que donne infailliblement l'intelligence sur les masses. Elles apportaient de la terre humide, puis elles en faisaient le plafond en l'égalisant et la polissant avec leurs pattes de devant.

La fourmilière achevée, il s'agit d'y porter les œufs que nos jeunes femelles venaient de pondre, ainsi que les larves et les nymphes provenant de la ponte d'automne. Nous les distribuâmes dans des salles plus ou moins grandes, selon les besoins de leur âge. Vint ensuite le tour des troupeaux qui se laissèrent facilement transporter sur de nouveaux pâturages. Dans la bagarre, suite inévitable de tout déménagement, je favorisai l'évasion d'un jeune puceron qui chaque jour pleu-



Il me remercia par un regard que je n'oublierai de ma vie. (P. 103)

rait le pêcher natal et maigrissait à vue d'œil; je le mis dans son chemin, et il me remercia par un regard que je n'oublierai de ma vie.

Tout semblait aller à souhait dans notre nouvel établissement; les salles étaient spacieuses, les loges commodes, les galeries bien percées, les étages multipliés, et les souterrains à l'abri non-seulement des inondations, mais même de l'humidité. Je ne fus plus chargée de la surveillance des pucerons, à mon grand regret. On me commit à l'éducation des larves.

Les plus ambitieuses parmi nous se disputaient celles des mâles et surtout des femelles. Mes sympathies étant pour mes pareilles, je m'attachai exclusivement aux larves des ouvrières. Je passais tout mon temps à les lécher, et ne les quittais que pour aller recueillir le miel le plus délicat; je ne craignais pas de courir au loin leur chercher la becquée sur les pucerons des différentes plantes, préférant de beaucoup, pour la saveur, leur miel à celui de nos troupeaux. Je joignais même à cette nourriture délicate, celle que je puisais dans les fruits et dans les fleurs.

Notre nouvelle cité, quoique bien préférable à l'autre, n'était cependant pas à l'abri de tout danger. Un jour elle fut ébranlée jusque dans ses fondements par un violent tremblement de terre. Ne sachant trop ce qui était arrivé, nous nous

hâtâmes de porter nos élèves, espoir de la république, au plus profond de nos souterrains ; puis nous nous hasardâmes à sortir pour constater le sinistre. Il était grand ! Le dôme et ses trois étages supérieurs étaient entièrement écroulés. Il fallut d'abord ôter les décombres, puis reconstruire le plus vite possible. Nous nous mîmes à la recherche des ouvrières en course pour l'approvisionnement général. A mesure que nous les rencontrions nous leur faisions connaître le malheur qui venait de nous arriver, soit en les touchant de nos antennes, soit en frappant leur corselet de notre tête ; elles prenaient tout aussitôt le chemin de la fourmilière. Quelques-unes, d'intelligence plus obtuse, avaient besoin de longues explications pour comprendre la nécessité de renoncer à leur recherche actuelle. D'autres y mettaient une mauvaise volonté manifeste, préférant les émotions de la chasse aux fatigues du travail : ce qui nous obligeait de les prendre par les mandibules et de les traîner de force sur le lieu des travaux. J'en rencontrai plusieurs qui, privées par accident de leurs antennes, en tout ou en partie, ne pouvaient plus se diriger toutes seules ; et certaines de nos ouvrières avaient été tellement effrayées par la grandeur du danger auquel nous venions d'échapper qu'elles en perdaient la raison : elles couraient en cercle sans pouvoir s'assujettir à aucun tra-

vail, ne comprenant plus rien de ce qu'on leur communiquait.

Un matin, par un chaud soleil d'été, nous avions apporté nos élèves sur le dôme pour les exposer pendant quelques instants à l'influence de l'astre bienfaisant. Tout à coup nous vîmes rentrer avec précipitation celles de nos sœurs qui étaient à la picorée, poursuivies par une troupe de brigands, vrais géants de couleur roussâtre. Ils escaladèrent notre cité et se précipitèrent sur nos larves et sur nos nymphes avec tant de furie, qu'ils nous en avaient ravi une partie avant que nous eussions pu nous mettre en défense. Un peu revenues de notre premier effroi, nous combattîmes vaillamment, et beaucoup d'entre nous y perdirent la vie. D'autres, plus prudentes que braves, se saisirent des larves qui restaient et les emportèrent dans les lieux les plus secrets de l'habitation pour les soustraire au triste sort qui les menaçait.

Révoltée de cette injuste agression que rien ne motivait, car nous sommes d'humeur pacifique et n'avons jamais cherché à nuire à nos voisins, je m'attachai à la jambe de l'une de ces monstrueuses bêtes et je l'entraînais déjà vers un lieu écarté où je comptais la mettre à mort avec l'aide de quelques-unes de mes sœurs, quand je vis un autre déprédateur saisir une larve que je soignais avec prédilection et que j'aimais singulièrement.

Je lâchai l'ennemi que je tenais pour me mettre à la poursuite de celui qui m'enlevait mon élève chérie; mais il avait de grandes jambes et me distança promptement, ce qui ne m'empêcha pas de le suivre de toute la vitesse des miennes; et, guidée par l'arrière-garde de cette armée qui venait de nous piller, j'arrivai auprès de la fourmilière presque en même temps qu'elle.

Je fus fort surprise d'en trouver les abords remplis de fourmis de mon espèce qui attendaient les guerrières au seuil de leur habitation. Elles s'empressèrent de venir au-devant d'elles, débarrassèrent le plus grand nombre du fruit de leur pillage et le mirent en sûreté. D'autres donnèrent la becquée à celles des arrivantes qui paraissaient les plus épuisées ; ensuite elles les portèrent avec précaution dans l'intérieur de la cité. Tout cela se faisait sans contrainte et de la meilleure grâce du monde. C'était à n'y rien comprendre!

Quand tous ces pillards furent rentrés chez eux, les noires cendrées, en esclaves vigilantes, remirent tout en ordre aux alentours de la demeure avant d'y rentrer elles-mêmes. Je me mêlai parmi elles, espérant, avec raison, passer inaperçue dans la foule, et je me mis à la recherche de ma chère larve, que je reconnus bientôt à sa bonne mine et à l'embonpoint remarquable que j'avais si soigneusement entretenu depuis sa naissance.

Je remarquai avec le plus grand étonnement que les ravisseurs, après avoir remis leur proie aux soins des noires cendrées, n'en prenaient plus aucun souci. Ils ne s'occupaient même pas de leurs propres larves; et si les esclaves ne leur eussent donné la becquée, ces parents dénaturés les auraient laissées mourir de faim.

Le lendemain les guerrières ne sortirent pas, et il fallut, comme la veille, appâter ces grandes fainéantes, qui, hors la guerre et le pillage, ne sont bonnes à rien. Les noires cendrées élevaient les larves et les nymphes, fruit des rapines de leurs maîtres, en même temps que les propres enfants de ceux-ci. Après la ponte des femelles, ce furent aussi les esclaves qui les aidèrent à se débarrasser de leurs ailes, désormais inutiles, et qui portèrent ensuite au loin ces ornements superflus.

J'étais saisie d'admiration à la vue des voûtes élevées qui recouvraient les galeries et les salles spacieuses de cette fourmilière, et je me demandais comment les noires cendrées avaient pu construire ces gigantesques édifices. En voyant tant de pauvres sœurs réduites en servitude, je pensai aux pucerons que nous capturions, nous aussi, sans plus de justice, pour notre seul avantage, et je n'osai plus me plaindre.

Deux jours après, une certaine émotion se manifesta parmi les guerrières; elles sortirent en foule

et décrivirent des demi-cercles qui les ramenaient toujours au pied de leur habitation, comme si elles voulaient bien en reconnaître tous les abords ; ensuite elles se touchèrent successivement de leurs antennes, puis formèrent leur légion et partirent pour quelque expédition nouvelle, laissant la cité entièrement à la garde des esclaves.

Elles ne tardèrent pas à rapporter le butin ordinaire qu'elles déposèrent devant la porte, pour retourner immédiatement porter la désolation ailleurs. Les noires cendrées, n'ayant pas la conscience de leur abaissement, quittèrent les travaux et descendirent les proies nouvelles dans les souterrains. Parmi toutes ces larves enlevées à la cité natale, il ne s'en trouvait aucune mâle ou femelle; toutes appartenaient aux ouvrières, les seules dont les conquérants eussent besoin pour vivre dans ce loisir absolu, interrompu seulement par huit ou dix expéditions chaque année.

Bientôt les nymphes enlevées à ma chère patrie manifestèrent le besoin de sortir de leur coque. Je déchirai celle de ma bien-aimée en prenant plus de précautions, s'il est possible, que ma nourrice n'en avait usé pour me produire à l'état d'insecte parfait. Aussitôt délivrée de son enveloppe, la jeune fourmi se détira un instant au soleil. et se mit ensuite joyeusement à l'ouvrage, croyant bien être une fille de cette tribu étrangère.

J'accompagnai mon élève en tous lieux et je lui enseignai l'art de magnétiser les pucerons pour obtenir en abondance le miel qu'ils produisent; je lui appris à porter un fardeau en parfait équilibre pour éviter la trop grande fatigue ; je l'initiai à tous les mystères de notre langage, et bientôt elle sut, tout aussi bien que moi, employer à propos les antennes ou la tête pour avertir ses compagnes, suivant l'urgence du cas. Enfin, au bout d'un mois, nulle ne savait mieux qu'elle éventer une proie, découvrir un lieu favorable pour y bâtir une cité nouvelle, et elle n'avait pas son égale pour construire une voûte et pour la polir.

Je gémissais en pensant que tous ces talents qui auraient illustré ma jeune amie dans notre chère république, allaient être au service de maîtres insouciants, peu capables de les apprécier. Un instant je crus que nous allions être débarrassées de leur joug insupportable, car nos guerrières rencontrèrent uue colonne de légionnaires de leur espèce allant dévaster quelque fourmilière de noires cendrées. Les deux troupes s'attaquèrent avec impétuosité. Une bonne moitié de nos guerrières rentra, suivie du parti ennemi qui se précipita dans les galeries et les salles en véritable conquérant; mais nos maîtres, qui avaient attiré l'ennemi par cette feinte, profitant de la connaissance des lieux, massacrèrent

jusqu'au dernier, et pas un seul ne sortit de cette cité, où il était entré en vainqueur, pour aller dans sa patrie donner aux siens des nouvelles du combat. Nous nous empressâmes de nous débarrasser des cadavres qui encombraient notre demeure et de faire disparaître jusqu'au moindre vestige de cet affreux carnage. Combien le repos nous sembla doux quand tout fut remis en ordre !

Ennuyée de la vie à laquelle on nous condamnait, je résolus de quitter ces pillards insatiables et d'emmener ma chère élève avec moi.

Un beau jour donc, nous sortîmes en foule à la recherche de quelque proie nouvelle. Nos larves, sur le point de quitter leur coque, avaient un appétit vorace que nous avions beaucoup de peine à satisfaire; moi, surtout, chargée de l'éducation de plusieurs de ces affreux géants, j'étais sur les dents. Nous assaillîmes un pauvre hanneton qui s'était fourvoyé sur notre route : il fut disséqué en un instant. Chacune prit une partie de son squelette mis en morceaux, pour l'emporter dans les magasins. Je profitai du trouble occasionné par ce grand travail pour m'esquiver avec ma jeune amie, espérant retrouver notre chère patrie dont je croyais n'être pas très-éloignée.

Nous nous aventurâmes donc dans des contrées



Les deux troupes s'attaquèrent avec impétuosité. (Page 109.)

inconnues. Le second jour nous nous trouvâmes devant une fourmilière dont les habitants étaient en grand émoi, car une armée complète de fourmis sanguines l'assiégeait. Toutes les larves et les nymphes avaient été portées sur le côté du dôme opposé à celui où se présentait l'ennemi. Les jeunes femelles étaient déjà en fuite, et les ouvrières se disposaient à les suivre emportant chacune sa nymphe, quand les sanguines fondirent sur le dôme après avoir vaincu les noires cendrées qui avaient tenté une diversion sur un espace de deux pieds carrés en avant de leur cité. Les vainqueurs se mirent à la poursuite des fugitives, et souvent ils parvinrent à leur ravir le précieux trésor dont elles étaient chargées. Quand la défaite fut certaine, tout ce qui restait de la nation vaincue émigra par des conduits souterrains, et alla fonder au loin une nouvelle fourmilière à l'abri des sanguines.

Nous observions toutes ces choses, ma jeune compagne et moi, du haut d'un élégant lychnis rose dont les pétales frangés nous dérobaient à la vue des combattants. Une véritable chaîne d'allées et de venues s'établit jusqu'à la nuit d'une fourmilière à l'autre; ayant trouvé quelques pucerons dans le voisinage, nous fîmes un bon souper, et nous passâmes la nuit dans un doux repos.

Au lever du soleil, les sanguines vinrent chercher ce qu'elles n'avaient pu emporter la veille. Quand il n'y eut plus rien à prendre dans la cité dévastée, les plus zélées entre les sanguines emportèrent vers leur repaire leurs sœurs moins actives. Croyant la demeure des noires cendrées tout à fait abandonnée, nous y entrâmes; et en effet elle était veuve de tout habitant : nous la parcourûmes dans son entier. Ayant trouvé dans une loge à l'écart deux paquets d'œufs oubliés dans la précipitation du départ, nous nous hâtâmes de les tourner et retourner dans notre bouche afin de les maintenir dans l'humidité nécessaire à leur éclosion. Nous fûmes surprises dans cette occupation par quelques noires cendrées qui, nous prenant pour deux des leurs, nous apprirent que le matin même, au retour de la dernière expédition, les sanguines avaient décidé en conseil que la cité déserte étant bien préférable à la leur, on s'y établirait; et déjà l'avant-garde dont ces fourmis faisaient partie occupait les galeries et les salles du rez-de-chaussée. Nous laissâmes les œufs aux soins des nouvelles venues, et nous nous postâmes sur le haut de la fourmilière pour mieux observer ce qui allait se passer.

Nous vîmes arriver en foule maîtres et esclaves, apportant tout ce qui peuplait l'habitation

qu'on abandonnait : œufs, larves, nymphes, de mâles, de femelles, et d'ouvrières de toutes sortes : car les noires cendrées n'étaient pas les seules victimes de ces tyrans ; ils avaient aussi à leur service un grand nombre de fourmis mineuses. Nous fûmes extrêmement surprises de voir les sanguines travailler avec leurs serviteurs et les aider en toutes choses, si ce n'est pourtant dans le transport des pucerons dont elles ne s'occupent jamais, comme nous pûmes nous en convaincre. Ensuite elles se mêlaient aux maçonnes pour réparer en hâte les dégâts occasionnés par le siége. Quand le soleil se coucha, nous rentrâmes toutes dans la fourmilière dont les sanguines fermèrent elles-mêmes les issues avec le plus grand soin.

Au bout de quelques jours je reconnus que nos nouveaux maîtres, plus actifs que les légionnaires, étaient aussi plus féroces. Ils allaient souvent à la chasse de très-petites fourmis noires qu'ils dévoraient sans pitié. Les sanguines, pour mieux surprendre cette proie, s'embusquaient sous quelques brins d'herbes aux environs de la demeure de ces pauvres petits insectes, afin de s'élancer sur eux quand ils reviennent au gîte. Heureusement pour les peuplades pacifiques, ces conquérants endurcis se font de temps en temps une guerre à mort ; ils s'attaquent aussi à des fourmis infé-

rieures en force, mais vaillantes et acharnées. Nous les avons vus souvent revenir, ayant encore accrochée aux pattes la tête de leurs ennemis à qui la mort n'avait pas fait lâcher prise ; d'autres fois ils traînaient pendant longtemps des corps entiers dont ils ne pouvaient se débarrasser.

Un jour que j'étais en chasse de pucerons pour augmenter les troupeaux de nos nouveaux maîtres, je vis un parti de fourmis hercules se diriger vers notre demeure. Les sanguines averties à temps se tinrent en embuscade, et sautant à l'improviste sur les plus téméraires, elles inondèrent de venin leur poitrine et leur bouche; d'autres se prirent corps à corps et roulèrent sur la poussière sans quitter l'ennemi. Lorsque les sanguines virent approcher le gros de la troupe des agresseurs, elles envoyèrent des courriers pour donner l'alarme à la cité. Aussitôt les guerrières arrivèrent par détachements, et entourant l'ennemi, elles lui tuèrent un grand nombre de combattants. Les fourmilières de ces deux tribus étaient pourtant fort éloignées l'une de l'autre, mais leurs grands chemins se rencontraient; il n'en fallait pas tant pour donner prétexte à des escarmouches continuelles.

Dégoûtées de toutes ces guerres, nous nous évadâmes, et je me mis encore une fois à la recherche de la fourmilière natale. En cheminant,

nous aperçûmes sur la lisière d'un petit bois deux dômes immenses qui auraient suffi à recouvrir vingt cités comme la nôtre : c'était la demeure des fourmis fauves. Nous cherchions à passer à égale distance de l'un et de l'autre, quand je fus frappée de l'odeur pénétrante qui s'exhalait au loin; présumant qu'il se passait quelque événement extraordinaire, nous avançâmes avec la plus grande circonspection et nous fûmes stupéfaites de voir le terrain couvert, à perte de vue, de ces fourmis que je croyais si pacifiques. Nous nous trouvâmes en présence de deux armées s'attaquant sur les limites de leurs états respectifs. Des milliers de combattants se prenaient par les jambes, par les mandibules, se dressaient sur leurs pattes de derrière pour mieux lancer leur venin dans les blessures qu'elles venaient de faire avec leurs dents ou leurs pinces. Si les guerriers tombaient en luttant et sans se quitter, des fourmis de chaque parti venaient s'accrocher aux jambes de leurs compagnes pour tâcher de les arracher à l'ennemi; elles-mêmes étaient tirées par d'autres, et l'on en voyait de chaque côté des chaînes de huit, dix, et même de vingt.

La nuit put seule séparer ces ennemis furieux, qui, n'ayant rien mangé de la journée, n'avaient pas, comme les légionnaires, des esclaves pour leur donner la miellée en rentrant; mais ils ne se

quittèrent que pour recommencer le combat au point du jour.

« La guerre est donc partout? me dit tristement mon élève. Ah! fuyons ces lieux, ma bonne amie, je vous en prie!

— Mon enfant, lui répondis-je, si tu n'étais pas née dans l'esclavage, tu connaîtrais la force du sentiment qui pousse ces guerriers à combattre pour leur indépendance. »

Nous avancions dans le bois et nous nous étions arrêtées à l'ombre d'un vieux chêne, portant de tous côtés nos regards sur tant de choses si nouvelles pour nous; notre attention fut captivée par une belle fourmi noire et luisante comme je n'en avais jamais vu. Elle sortait d'un petit trou pratiqué au bas du tronc de l'arbre colossal. Une autre la suivit, puis d'autres encore, et enfin une file interminable.

Ne connaissant pas ces peuplades, ignorant ce que j'avais à en craindre, mais voulant me faire une juste idée de la demeure qu'elles avaient pu se construire dans ce tronc d'arbre, je me hasardai, suivie de mon élève, au seuil de cette habitation quand tout le monde en fut sorti. Je tombai dans une profonde admiration à la vue de cet édifice d'une hauteur prodigieuse, composé d'étages sans nombre, travaillés dans le bois avec un art qui dépassait de beaucoup celui que nous met-

tons dans nos constructions, qui nous semblent pourtant si parfaites. C'était un véritable palais finement découpé dans le cœur du chêne, et dont les colonnes ainsi que les parois étaient aussi noires que les ouvrières qui les avaient fouillées. Le plancher de ces loges, inégalement creusé, contenait des amas d'œufs, de larves et de nymphes, convenablement disposés. Après avoir admiré toutes ces choses, j'eus un mouvement d'orgueil en pensant que j'appartenais à cette grande famille d'insectes laborieux et intelligents, capables d'exécuter de pareils travaux. Enfin, nous quittâmes ces lieux pour continuer notre voyage.

Après mille vicissitudes qui nous firent sentir combien la fourmi isolée et privée du concours de ses sœurs est peu de chose, nous sortîmes du bois justement en face d'une de ces énormes fourmilières dont les habitants se livrent de si rudes batailles. Son dôme immense était couvert de fourmis qui semblaient se battre entre elles; ne pouvant comprendre ce qui portait les enfants d'une même mère à s'entre-détruire, nous gravîmes sur une branche de bourdaine qui s'avançait au-dessus de la fourmilière, afin de mieux observer cet étrange spectacle; mais je ne tardai pas à me convaincre que ce qui d'abord m'avait semblé un combat, était tout simplement un exercice gymnastique, destiné à entretenir la vigueur et la

souplesse de ces fourmis et à former les jeunes ouvrières aux luttes qu'elles auraient à soutenir plus tard.

Nous continuâmes notre chemin le long d'un petit ruisseau, et nous montâmes sur un arbuste qui se penchait au-dessus de l'eau, pour y chercher quelques pucerons qui voulussent bien nous aider à satisfaire notre appétit. Un oiseau, grand croqueur de fourmis, vint se percher tout auprès de nous. Je fus si troublée en me voyant à la merci de cet impitoyable ennemi que, saisissant ma compagne par les mandibules, je me laissai choir avec elle sur une feuille de platane qui voguait sur l'eau. Nous demeurâmes une bonne partie de la journée dans cet asile; sûr, il est vrai, mais dont nous ne pouvions plus sortir, et où nous étions en grand danger de mourir de faim.

La feuille, en suivant le cours de l'eau, nous faisait faire, bien malgré nous, un voyage plein d'émotions poignantes. Nous n'avions pas perdu de vue l'arbuste sur lequel était encore l'oiseau, première cause de notre position critique, que déjà nous étions arrivées à un rapide effrayant. L'eau bouillonnait à grand bruit au pied d'un rocher immense, et ce spectacle fit une si forte impression à ma jeune compagne qu'elle regretta hautement son tranquille esclavage.



Un oiseau, grand croqueur de fourmis, vint se percher tout auprès de nous. (Page 120.)

La nacelle qui nous portait tournoya longtemps, et chaque tour la rapprochait d'un petit remous produit par les bouillons, en arrière du rocher. Une brise assez forte s'étant élevée nous poussa vers l'autre rive. En voulant prendre terre, nous courûmes plus d'une fois risque de la vie. Ayant escaladé une touffe d'herbe dont quelques brins descendaient à fleur d'eau, nous réussîmes cependant, à force d'adresse et de persévérance, à franchir ce pas dangereux, et nous nous trouvâmes bientôt sur un terrain sablonneux très-propice à la construction d'une fourmilière. Mais que pouvaient deux pauvres insectes livrés à leurs propres ressources! En cherchant pâture, nous nous vîmes tout à coup en face d'un énorme crapaud qui se promenait magistralement, penchant la tête avec nonchalance tantôt à droite, tantôt à gauche, effleurant la terre de sa langue rose effilée, et à chaque mouvement enlevant quelques fourmis qui se trouvaient sur son passage. Je tirai ma chère fille par la patte et me tapis avec elle sous les feuilles d'une pâquerette où l'œil perçant de notre ennemi ne pouvait nous découvrir. Quand le monstre se fut éloigné, nous allâmes droit à un beau pêcher palissé contre un mur, et dont les feuilles frisées témoignaient assez de la présence des pucerons nos bons nourriciers. Nous nous hâtâmes, autant que put le permettre notre com-

plet épuisement, d'arriver à l'extrémité d'une des branches les plus basses. Alors nous pûmes nous dédommager amplement du jeûne forcé auquel nous venions d'être condamnées. En descendant pour reconnaître le pays où nous nous trouvions, nous aperçûmes une pêche hâtive qu'un limaçon avait entamée.

Ne pouvant résister au désir de goûter au divin nectar contenu dans ce fruit, nous oubliâmes que la sobriété est la première vertu de la fourmi. Ma jeune compagne surtout manqua tout à fait de modération, faute d'ailleurs bien pardonnable à son âge; et en descendant du pêcher sa démarche était incertaine. Moi je courais de ci, de là, pour me bien rendre compte des localités. En relevant la tête, je vis la jeune imprudente marcher en chancelant vers un monticule qui se trouvait au milieu du chemin, avec l'intention bien manifeste de l'escalader. Je me précipitai vers elle, espérant l'avertir encore à temps du danger qu'elle courait; mais, hélas! j'arrivai trop tard! Aussitôt qu'elle eut posé ses six pattes sur le versant de la colline elle disparut dans le gouffre que recouvrait le monticule, et devint la proie de cette cruelle larve de libellule si friande de notre chair.

Cet accident me causa un tel désespoir que, dans le premier moment, je voulus me précipiter après ma bien-aimée pour partager son sort! Qu'allais-

je faire en ce monde, privée de la seule affection qui m'attachât à la vie! L'espoir de retrouver ma chère patrie qui m'avait soutenue pendant si longtemps était maintenant évanoui. Que devenir, seule sur la terre! Mais à l'instant de consommer le sacrifice, l'instinct de la conservation que chaque animal porte en soi se réveilla, et je retournai au pêcher que nous venions de quitter. Depuis huit jours je m'abrite chaque nuit dans une fente de la muraille; mais c'est en vain que je promène ma langueur aux rayons du soleil : rien ne saurait ranimer la vie qui s'éteint en moi, et avant de mourir, j'ai voulu laisser mon histoire à la postérité pour sa plus grande instruction.



LA GOUTTE DE ROSÉE



LA GOUTTE DE ROSÉE.

Marie Dufeuillis, se promenant un matin avec son père, admirait les gouttes de rosée qui perlaient sur les fleurs.

Elle les comparait à tous les bijoux qu'elle avait pu voir. M. Dufeuillis souriait en assurant que la pierre fine qui aurait l'éclat d'une goutte de rosée décomposant la lumière serait sans prix.

Il fallut rentrer pour prendre une leçon.

Après le déjuner, l'enfant alla de nouveau dans le jardin avant de se remettre au travail; mais la rosée n'y était plus !

« Ah ! mon Dieu ! quel malheur, papa ! tous ces beaux diamants liquides ont disparu et sont per-

dus à jamais! car bien certainement ceux que nous retrouverons demain matin ne seront plus les mêmes.

Mais, dites-moi, je vous prie, ce que sont devenues ces belles gouttes de rosée que j'avais tant de plaisir à voir ce matin?

— Mon enfant, ces gouttes de rosée, réduites en vapeur par la chaleur du soleil, font peut-être en ce moment partie du nuage que tu vois là-bas à l'horizon, et qui ressemble à une montagne couverte de neige brillante, pour ensuite retomber en pluie qui fertilisera la terre; ou bien, mêlées à quelque fleuve coulant déjà à pleins bords, détermineront-elles une inondation qui ravagera les contrées environnantes. Il se peut aussi que, grâce au calme actuel de l'air, elles restent en suspension là, au-dessus de nous, pour être de nouveau précipitées cette nuit sur la terre, comme tu les as vues ce matin.

Quoi qu'il en soit, elles ne sont pas perdues, mon amie, car aucune puissance ne saurait les anéantir: sache bien que rien ne se perd en ce monde et que tout y a son importance.

— Quoi, papa! même ces moucherons qui dansent là-bas dans un rayon de soleil? Pas même cette fine poussière que le vent soulève sur la route?

— Non, ma fille: le moucheron, l'atome de

poussière, la goutte de rosée, ont autant d'importance aux yeux de Dieu, malgré le peu de place qu'ils occupent, que l'astre le plus éclatant, l'animal le plus complet. Ainsi l'a réglé la sagesse éternelle. »



LES COUSINS



LES COUSINS.

La famille Legentil se promenait au bord du ruisseau qui bordait leur jardin. Norbert, l'aîné des enfants, lisait, tandis que Georges et Mélanie cueillaient des fleurs dont leur mère faisait un bouquet.

Georges, qui s'était penché pour tâcher d'avoir un beau trèfle d'eau, resta immobile en regardant avec beaucoup d'attention.

« Qu'y a-t-il donc là, mon enfant, que tu es si attentif?

— Oh! papa, c'est quelque chose de bien singulier! Ma sœur, vois-tu monter à la surface de l'eau ces petits grains qui ressemblent à de l'avoine? Regarde, ils s'agitent et plongent pour surnager bientôt.

— Observez bien attentivement ce phénomène, mes enfants, il est extrêmement curieux.

— Voilà un des grains qui se fend, dit Mélanie, et quelque chose en sort.

— On dirait une tête d'insecte, ma sœur!

— N'agitez pas l'eau, enfants, car ces petits grains, comme vous les appelez, qui tout à l'heure y étaient plongés sans inconvénient, seraient submergés et noyés si elle entrait dans la coque ouverte, et ils ne remonteraient plus à la surface.

— C'est vraiment bien une tête, continua Georges qui observait toujours; je vois même une partie du corselet de l'insecte.

— Le reste du corps sort peu à peu, papa; et à mesure il se dresse comme un mât dans la petite nacelle que forme la coque!

— C'est un insecte qui n'a pas d'ailes.

— Ni de pattes non plus. Quel singulier animal !

— Ah! voilà la petite nacelle avec son mât qui voyage. Papa, comment l'insecte a-t-il pu sortir de sa gaîne sans pattes ni ailes?

— Mon enfant, Dieu a donné à chaque être les facultés nécessaires à la conservation de son existence; celui-ci allonge et contracte successivement son petit corps, et parvient ainsi à sortir de sa coque. »

Georges, en cueillant une touffe de myosotis,

agita l'eau, et une partie des nacelles avec leurs mâts animés chavirèrent.

« Quel dommage ! s'écria Mélanie ; pauvre petites bêtes, sont-elles donc perdues pour toujours?

— Oui, ma fille. Cet animal, dont l'œuf se développe dans l'eau et y subit toutes ses métamorphoses, ne peut en supporter le contact pendant la courte phase de son existence à laquelle vous assistez ; mais le malheur n'est pas grand, car ces animaux-là se multiplient dans une proportion effrayante : ils font cinq ou six pontes par an, et chaque ponte de deux ou trois cents œufs. Il restera toujours assez de ces petites nacelles vivantes.

— Ah ! dit Georges, en voilà un qui allonge deux pattes fines comme des cheveux.

— Et moi je vois deux autres pattes qu'il pose sur l'eau sans les y enfoncer ; il ne craint donc plus de se noyer, papa ?

— Non ; tout danger est passé maintenant pour lui.

— Le voilà qui étale ses ailes au soleil, sans doute pour les faire sécher ; il les agite comme s'il voulait s'envoler. Il faut que j'en prenne un avant qu'il en fasse usage, afin de reconnaître quel insecte ce peut être.... Le voici avec ses yeux verts à reflets rouges et ses antennes qui ressemblent à de petites plumes. Il a six pattes : tiens !

Il allonge sa trompe comme s'il voulait me piquer. »

Norbert, qui s'était approché des deux petits observateurs, partit d'un éclat de rire.

« Ce fameux animal que vous admirez tant, dit-il, est tout bonnement un cousin que vous vous empresserez de tuer après vous être attendris sur son berceau. »



LES BOUTONS



LES BOUTONS.

Germain, se promenant avec son père un jour d'automne, remarqua pour la première fois les boutons qui sont à l'aisselle des feuilles, et lui demanda ce à quoi ils pouvaient servir.

« Mon enfant, ces boutons contiennent, les uns les feuilles, et les autres les fleurs de l'année prochaine

— Comment, papa, les feuilles et les fleurs sont déjà formées dans les boutons?

— Mais oui; ces boutons se forment au printemps, aussitôt après le développement des feuilles; puis ils grossissent lentement pendant toute l'année, pour se développer à leur tour au souffle du printemps suivant.

— Il me semble, papa, que la mauvaise saison doit en détruire un grand nombre?

— Oh! ils sont parfaitement à l'abri des intempéries!

— J'ai beau regarder, je ne vois pas qu'ils en soient si bien garantis.

— Eh bien, je vais te le faire voir, moi. Va me cueillir cette branche de marronnier qui a déjà perdu toutes ses feuilles. »

Quand le père eut entre les mains la branche du marronnier, il dit :

« Regarde bien la gomme dont ces boutons sont enduits; l'humidité ne saurait la pénétrer. Tiens, voici une épingle : lève une à une toutes les écailles brunes qui revêtent ces boutons. Que vois-tu?

— J'en vois d'autres semblables, mais qui sont vertes.

— Et ensuite?

— Les voilà enlevées, et je trouve quelque chose de blanc qui ressemble à de la ouate ou à du duvet. A quoi cela peut-il servir?

— Comment, tu ne le comprends pas? Cela sert à préserver les jeunes pousses des grands froids. Enlève également ce duvet, tu trouveras les feuilles du marronnier, mais si petites que, pour les bien voir, il faudrait une loupe. Maintenant que tu as vu les feuilles, examine la fleur.

— La fleur, cher papa! elle est donc déjà boutonnée?

— Oui, certainement, elle l'est! Tu vas la trou-

ver dans ce bouton, à l'extrémité de la branche, et qui est bien plus gros que les autres.

— Comme la gomme y est plus épaisse et le duvet plus abondant! dit Germain, après avoir disséqué le bouton. Pourquoi cela, je vous prie?

— Mon enfant, la fleur est la partie la plus précieuse de la plante, puisque c'est d'elle que viendra la graine qui reproduira d'autres plantes semblables. Aussi, Dieu, qui a créé toutes choses et qui veut perpétuer sa création, a entouré les fleurs de grandes précautions. Sans cette admirable sollicitude, bien des espèces délicates seraient détruites chaque année. »

Le duvet enlevé, Germain découvrit une petite grappe de boutons, gros comme des têtes d'épingles.

« Voici la fleur, dit le père. Quand le vent tiède du printemps soufflera, ces petits boutons, en grandissant, repousseront les écailles qui les enveloppent : le duvet se desséchera, et aussitôt que la grappe sera exposée au contact de l'air, elle se développera très-rapidement; nous verrons alors cette belle fleur de marronnier que tu aimes tant.

— Mais, papa, les boutons de tous les autres arbres ont-ils de la gomme et du duvet?

— Tous en ont plus ou moins. Quand tu cueillais des cerises, tu ne te doutais guère, en cas-

sant les boutons avec tant d'insouciance, que tu détruisais une partie de la récolte suivante.

— Non, certes, je ne m'en doutais guère ; mais, à présent que je le sais, je cueillerai les cerises avec beaucoup plus de précaution. »



LES FORFICULES



LES FORFICULES.

Élina, se promenant avec sa mère dans le verger, cueillit une belle pêche et la porta à sa bouche avec avidité; mais aussitôt elle la rejeta loin d'elle en poussant un cri aigu.

« Qu'as-tu, mon enfant? dit la mère effrayée; comme tu es pâle et tremblante!

— C'est que, maman, au moment de mordre dans cette pêche, j'en ai vu sortir un perce-oreille.

— En vérité, je ne vois pas là de quoi motiver l'effroi dont je te vois saisie.

— Mais vous ne savez donc pas que le perce-oreille est un insecte fort dangereux et qu'il s'introduit dans la tête par l'oreille? Quand il attaque la cervelle, il peut rendre fou.

— Qui donc a pu te faire de semblables contes, ma pauvre Élina ! Sache donc que le perce-oreille ne perce rien du tout. Son véritable nom est *forficule*, et il ne cherche point à s'introduire dans l'oreille ; quand par hasard la chose arrive, il ne peut en résulter qu'une incommodité locale, l'oreille n'ayant aucune communication avec la cervelle parfaitement enfermée dans la boîte osseuse de la tête qu'on appelle le crâne.

— Pourquoi donc, alors, avoir donné à ce petit animal le nom si effrayant de perce-oreille ?

— Sans doute à cause des pinces qu'il porte à l'extrémité de son corps, et qui lui ont valu le nom bien mieux approprié de forficule (petites pinces) ; mais ces pinces sont tout à fait impuissantes à percer quoi que ce soit.

— Enfin, maman, vous conviendrez avec moi que c'est une affreuse bête ?

— Mais non, mon enfant, je n'en conviendrai pas du tout ! C'est la peur que l'on t'a faite de ce petit animal qui t'inspire cette aversion que rien ne motive réellement. D'abord, cette *affreuse bête* est inoffensive : elle semble même avoir l'instinct plus développé que les autres insectes ; car, au lieu d'abandonner comme eux ses œufs quand elle les a pondus, elle les couve en quelque sorte. »

En parlant ainsi, la mère d'Élina s'était rap-

prochée du ruisseau, et, enlevant un morceau d'écorce d'un vieil arbre, elle montra à sa fille une grande quantité de forficules tapies entre le bois et l'écorce.

« Tiens, lui dit-elle, les vois-tu qui restent auprès de leurs œufs? En voici d'autres qui ne quittent pas leurs larves. Ces animaux me semblent plus complets que les autres insectes, puisqu'ils remplissent les devoirs de la maternité et ont la joie de connaître leurs petits.

— Mais je ne distingue pas bien les larves des insectes parfaits.

— Observe bien; tu verras que leurs pinces sont droites au lieu d'être courbées en arc comme celles de leurs mères; puis elles n'ont ni ailes ni élytres.

— Les mères n'en ont pas non plus, il me semble.

— C'est que tu observes mal. Il est vrai qu'elles sont bien petites, ces ailes, et ne leur servent pas à grand'chose. Toutes ces larves changeront de peau pour devenir des insectes parfaits; et, jusque-là, les mères veilleront sur elles, bien qu'elles soient en état de marcher et de manger seules, et elles chercheront à les préserver de tout danger. Quelques naturalistes accusent les forficules de s'entre-manger quand elles sont privées de toute autre nourriture; mais ce n'est pas bien

prouvé. Quant à moi, qui ai souvent observé ces petits animaux, je n'ai rien vu qui pût me faire croire à cette monstruosité. N'aie donc plus aucune frayeur des forficules, je t'en prie. »



LE PISSENLIT



LE PISSENLIT.

FABLE.

Un pissenlit, croissant dans un terrain sec et pierreux, était *passé fleur*, et ses graines déjà mûres allaient se disperser dans l'air, soutenues par leurs aigrettes soyeuses. La plante, inquiète sur le sort de sa progéniture, lui parla ainsi :

« Mes chers enfants, voici le moment venu où vous allez voler en liberté pour chercher le lieu où vous devez vous fixer à jamais. Je redoute pour vous l'ivresse de cette liberté, et je crains qu'oubliant le but de votre existence, vous ne vous livriez sans réserve aux charmes d'une vie aventureuse, portés sur l'aile de la brise, et qu'elle ne vous jette aux flancs de quelque roche

stérile où vous ne trouverez point la terre nécessaire à votre végétation; peut-être même serez-vous précipités dans l'eau. Croyez-en les conseils que me dictent ma tendresse et mon expérience : après quelques heures de cette course vagabonde qui, je l'avoue, n'est pas sans attraits, arrêtez-vous sur un terrain de médiocre qualité. Vous passerez inaperçus dans ce monde, il est vrai, et et votre vie sera sans éclat : mais, grâce à cette obscurité, vous jouirez d'une tranquillité profonde, et vos jours s'écouleront sans secousses comme sans ennuis. »

Toutes les graines promirent de suivre religieusement le conseil de leur mère, hors une seule qui garda le silence.

Le lendemain, dès l'aurore, un vent frais sécha la frange des graines tout imprégnées de rosée; lles s'élevèrent joyeuses, étalant leurs fines aigrettes aux rayons du soleil. Après avoir voltigé dans tous les sens et pris leurs ébats, elles s'abattirent vers le soir : les unes sur un coteau solitaire, d'autres au pied des buissons qui devaient les protéger de leurs épines, quelques-unes même se blottirent dans les crevasses d'une vieille tour en ruine, où le vent avait apporté juste assez de terre pour qu'elles pussent y végéter. Aucune d'elles n'avait oublié les recommandations de sa mère.

Une seule pourtant, cette petite graine qui n'avait rien promis, une seule dédaigna l'obscurité à laquelle se condamnaient ses sœurs. Elle avisa une grasse prairie toute pleine de hautes herbes et de fleurs, et se laissa choir sur le bord du ruisseau qui la fertilisait. Là, favorisée par le soleil et l'humidité, elle germa, puis se développa rapidement.

La vaniteuse éprouvait une grande satisfaction à se trouver en compagnie de plantes si belles et si variées. Elle étalait orgueilleusement ses larges feuilles, se souciant peu du préjudice porté aux petites végétations d'alentour qu'elle opprimait au lieu de les abriter. Enfin, ivre de sa propre beauté, elle prit en grand dédain toute sa famille.

Un bouton se montra au centre de la rosette formée par les feuilles du pissenlit. Il grossit, monta, et, un beau matin, la fleur s'épanouit sur une tige élevée et brilla entre les plus hautes plantes. Ses pétales finement dentées se déplièrent; les nombreuses fleurettes contenues dans son calice s'ouvrant successivement, courbèrent en arc leurs pistils délicats, et l'ensemble de la fleur en reçut cette élégance qui lui est propre

« O ma mère! s'écria la plante présomptueuse, fière de tant d'avantages, si je vous avais crue, je serais à cette heure chétive et laide, et ma fleur, rougie par la misère, resterait tout près de terre,

exposée à mille souillures, au lieu d'être portée par un pédoncule droit et vigoureux qui l'élève au-dessus du vulgaire! Je ne pourrais nourrir les nombreux insectes qui me doivent leur conservation; enfin je suis belle, et tout, autour de moi, semble me rendre hommage! »

Et la plante superbe fit briller sa fleur aussi reluisante que l'or le plus fin.

Une jolie petite fille qui cherchait des fleurs dans la prairie aperçut le pissenlit, et, le trouvant magnifique, elle le cueillit pour la couronne qu'elle tressait.

La malheureuse plante ressentit une grande douleur, et le lait dont elle nourrissait sa fleur s'épancha par la déchirure de la tige. Elle commença à penser que sa mère pouvait bien ne pas avoir eu tout à fait tort.

Après quelques jours de langueur, un nouveau bouton parut : un nouveau pédoncule le porta au-dessus des herbes environnantes; une nouvelle fleur brilla entre toutes! Alors, oubliant les maux passés, le pissenlit s'écria dans son orgueil :

« Je suis belle encore et je domine! Un pareil triomphe peut-il donc se payer trop cher! »

Un troupeau de génisses vint se désaltérer au ruisseau. L'une d'elles, blanche comme un agneau, regarde vaguement autour d'elle : le beau pissenlit aiguillonne sa convoitise; elle allonge le cou



Elle allonge le cou et elle broute. (Page 166.)

et le broute si près de terre que la plante infortunée croit toucher à sa dernière heure. Il lui fallut un long temps pour recouvrer ses charmes. Enfin, au bout d'un mois, elle se trouva près de fleurir de nouveau. Mais de fâcheuses prévisions avaient remplacé les jouissances de la vanité satisfaite : elle craignait maintenant de ne pas voir arriver à bien la jeune famille qui devait perpétuer sa race.

En effet, un faucheur trancha la fleur et une partie des feuilles. L'année se passa donc sans que le pauvre pissenlit pût porter graine. Vers la fin de l'hiver, cependant, il parcourut enfin toutes les phases de son développement, et une maigre fleur hâtive donna de médiocres semences qui laissaient peu d'espoir de germination. Avant de les livrer aux hasards de la fortune, le pissenlit leur raconta son histoire, et finit en leur disant :

« N'imitez pas mon exemple, mes enfants! Soyez dociles aux conseils de votre mère; préférez les douceurs de l'obscurité aux satisfactions de l'orgueil. Vous le voyez, je suis condamnée à souffrir pendant le cours de ma longue vie les calamités qui en ont signalé la première année, et je n'ose espérer voir mes graines mûrir à chaque saison. Si, comme mes sœurs, j'eusse suivi les conseils de notre mère, je passerais une douce existence dans la plaine, livrant le nectaire

de mes fleurs aux petits insectes qui se nourrissent du miel que je distille; et je protégerais de mon ombre les humbles plantes qui croissent dans mon voisinage, sans compromettre la sécurité des uns ni des autres, sans les entraîner dans ma perte quand ma prospérité excite la convoitise de mes ennemis. Enfin j'aurais moins donné, peut-être, mais mon bienfait eût été plus certain. »



LA MOUCHE SOLITAIRE



LA MOUCHE SOLITAIRE

« Esther, ma chère enfant, ne reste donc pas ainsi exposée au soleil à cette fenêtre, dit Mme Courneuve à sa petite-fille.

— Oh! grand'mère, laissez-moi, je vous prie, regarder quelque chose de bien surprenant!

— Qu'est-ce donc, petite?

— C'est une grosse mouche qui bâtit une tour. Elle en a déjà fait trois qui se touchent, et elle termine la quatrième. Venez voir! venez voir! Ah! voilà la mouche qui s'envole, mais elle ne tardera pas à revenir. Dites-moi, chère bonne maman, pourquoi bâtit-elle ainsi de petites tours?

— C'est le nid où elle va déposer ses œufs pour les mettre à l'abri pendant l'hiver. Aie la patience de l'observer encore et de t'en convaincre toi-même.

— A-t-elle mis bien longtemps à faire les quatre nids?

— Non; elle les a commencés hier seulement. »

La mouche arrive et se promène sur le nid en construction, le maçonnant avec le sable fin et la terre qu'elle vient d'apporter. Quand sa petite provision fut épuisée, elle en alla chercher d'autres jusqu'à l'entier achèvement de la tour. Ensuite elle entra successivement dans les quatre qu'elle polit intérieurement, après s'être assurée qu'elles n'avaient aucune fissure.

« Tiens! dit Esther, la voilà qui entre à reculons dans la tour!

— C'est qu'elle y va pondre ses œufs. »

La ponte achevée, l'insecte s'envole de nouveau et revient bientôt tenant une toute petite chenille verte qu'elle colle contre la paroi intérieure du nid. Elle en met quatre dans chacun.

« Et que veut-elle faire de ces petits animaux, bonne maman?

— Ils doivent servir de pâture à la larve qui naîtra de l'œuf occupant le nid.

— Mais, grand'mère, ces œufs seront bien mal garantis dans ces nids tout ouverts?

— Patience, mon enfant; la mère prévoyante y saura mettre bon ordre. »

En effet, la mouche revint bientôt avec les matériaux nécessaires à clore les nids. Elle les cou-



Qu'est-ce donc, petite? (Page 163.)

vrit successivement d'un petit dôme qui pût laisser égoutter l'eau.

« Quelle bonne mère, dit Esther, et que les enfants pour qui elle prend tant de précautions doivent l'aimer!

— Ma fille, ce pauvre animal, comme presque tous les insectes, ne connaîtra pas ses petits; mais, comme il ne leur est pas accordé de veiller sur eux après leur naissance, il cherche d'avance à les préserver de tout danger en leur élevant une demeure solide et bien approvisionnée.

— Comment fera la petite mouche pour sortir de cette maison si bien construite?

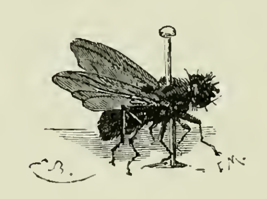
— La mère y a pensé comme toi; aussi le petit dôme est-il légèrement collé sur la tour. Vois plutôt! il suffit du moindre effort pour l'en détacher.

— Après avoir achevé son nid, où dormira cette pauvre mouche qui ne doit jamais voir ses petits?

— Elle se mettra dans quelque trou où elle restera engourdie jusqu'au printemps; mais il y a beaucoup de chances pour qu'elle devienne la proie d'un ennemi, ou bien encore elle peut mourir de vieillesse.

— Ainsi, grand'mère, les pauvres petites mouches n'auront point de mère pour les caresser à leur naissance et les garantir du froid pendant la nuit?

— Hélas! oui, ma petite; et ce qui est plus triste encore, ces mouches, quand elles sont vieilles, n'ont point de petits enfants qui les entourent et les aident à mourir. »



L'ÉDUCATION

PAR LES FLEURS



L'ÉDUCATION
PAR LES FLEURS.

I

LA VIOLETTE ET LA JACINTHE.

M. de Malmont, marchand à Nevers, avait vu mourir trois de ses quatre enfants, et il ne lui restait plus qu'une petite fille de onze ans, blonde et frêle, dont la croissance trop hâtive inspirait de vives craintes pour sa santé. Le marchand n'hésita pas à quitter le commerce pour se retirer à la campagne, où sa fille pourrait se développer en liberté.

Ayant trouvé une jolie petite maison dans une

contrée bien salubre et à une lieue de la ville, loin de toute grande route, il s'empressa de l'acheter et s'y occupa de la culture des fleurs.

Mme Malmont, femme d'un grand sens, qui avait été sous-maîtresse dans un pensionnat, faisait elle-même l'éducation de sa fille. Elle ne lui imposait pas un long travail : seulement elle exigeait que Louise apportât la plus grande attention à ce qu'elle faisait, et fût très-ponctuelle à se rendre aux heures destinées à l'étude. Pendant ses longues récréations, l'enfant jouissait de la plus complète liberté; comme elle avait grand besoin d'exercice pour se fortifier, sa mère la laissait courir dans la campagne, ce qui, du reste, n'offrait aucun inconvénient dans ce pays retiré.

Louise, en allant faire des bouquets de myosotis au bord du petit ruisseau qui arrosait la vallée, passait devant une pauvre chaumière toute délabrée, habitée par la famille d'un ménétrier. Les abords en étaient malpropres et jonchés de débris de toutes choses; le jardin était en friche; l'on voyait épars auprès de la maison des branches de bois mort et des feuilles sèches; enfin, tout annonçait la misère et l'incurie des gens qui l'habitaient.

Le ménétrier courait les noces et les fêtes patronales des environs, et ne rentrait guère au

village que les dimanches pour faire danser la jeunesse du pays. Quoique cet homme gagnât beaucoup d'argent, il en donnait fort peu à sa famille, prétendant qu'il ne lui en restait jamais assez pour boire à sa soif. Sa femme quittait la chaumière le matin, emportant son dernier né qu'elle allaitait encore. Elle errait par les champs et les prés pour chercher soit de la salade, soit des champignons ou des violettes, soit des simples pour les pharmaciens; puis elle pêchait des écrevisses et tendait des lacets aux oisillons. Aussitôt qu'elle s'était procuré par son industrie quelque chose dont elle pût faire argent, elle allait le vendre à la ville et en rapportait du pain pour ses enfants qu'elle aimait à sa manière, ce qui ne l'empêchait pas de les maltraiter souvent; car cette malheureuse femme, aigrie par la misère, était tombée dans un abrutissement complet. Ses courses fatigantes ne lui donnant pas toujours le moyen de nourrir ses enfants, elle faisait tomber sa mauvaise humeur sur eux.

La maison était gardée par Gote, l'aînée de la famille, petite fille de douze ans, et par son frère Jean, qui en avait huit. On ne les voyait jamais ni l'un ni l'autre jouer avec les enfants du village ; ils ne parlaient à personne et on les croyait idiots.

Louise s'étonnait de trouver toujours les deux

enfants tapis au coin de leur porte, le petit garçon ayant la tête sur les genoux de sa sœur, et tous les deux dans une immobilité complète. Elle leur avait adressé quelquefois la parole sans en obtenir une réponse; ils se contentaient de lever sur elle leur regard triste et indécis, si bien qu'elle finit par croire, comme tout le monde, que ces deux pauvres créatures étaient privées d'intelligence.

Un jour de février, par le plus beau temps du monde, Louise, voyant les pâquerettes briller au soleil sur la pelouse, courut en cueillir pour faire une couronne; et, tout en la tressant, elle marchait sans trop s'inquiéter du chemin qu'elle suivait. En passant au pied d'un tertre bien exposé au midi et couronné d'un buisson d'aubépine, elle aperçut une belle violette qui s'épanouissait, blottie dans un nid de mousse et d'herbes sèches et abritée par le buisson. C'était la première de la saison! Louise se précipita pour s'en emparer; et malgré les blessures que lui firent les épines de la haie qui semblaient vouloir défendre la fleur, elle l'emporta en triomphe.

En revenant, Louise passa devant la maison de Gote. Comme à l'ordinaire, l'enfant était assise sur le seuil de la porte, soutenant la tête de son frère sur ses genoux. En voyant ces deux pauvres petits, Louise se rappela qu'elle avait des bonbons

dans sa poche, et les présenta à la petite fille, qui, apercevant la violette, s'élança et l'arracha des mains de Louise, sans s'occuper des bonbons que son frère mangeait avec avidité.

Louise, frappée de l'éclair d'intelligence qui avait brillé dans les yeux de Gote en s'emparant de la violette et en respirant son parfum, dit à sa mère quand elle fut de retour :

« Je vous assure, maman, que cette petite n'est pas idiote comme on le dit, et je crois qu'il serait possible de lui apprendre quelque chose.

— Je le crois aussi, ma chère, si surtout on y apportait un peu de patience et beaucoup d'affection.

— Chère maman, me permettrez-vous d'entreprendre cette tâche?

— Oui, mon enfant, si tu me promets d'y mettre beaucoup de persévérance; car, une fois commencée, cette tâche deviendra un devoir; et tu sais qu'un devoir ne doit jamais être négligé. Et puis je dois t'avertir que tu trouveras bien des difficultés dans cette entreprise.

— Oh! maman, vous m'aiderez bien un peu! »

A partir de ce jour, Louise cueillit une fleur chaque matin, soit dans la terre, soit dans le jardin, pour la porter à Gote, qui commençait à s'apprivoiser un peu; puis elles causaient ensemble.

« Gote, pourquoi ne vas-tu pas à l'école avec les autres enfants ? lui dit Louise, quand la petite sauvage fut un peu familiarisée avec elle.

— Quand j'ai voulu y aller, ma mère m'en a empêchée. Elle dit que les écoles sont bonnes pour les riches, et que les pauvres n'ont pas besoin d'en savoir si long.

— Mais, Gote, dit Louise après avoir réfléchi un moment, si tu travaillais, tu deviendrais peut-être riche aussi ! »

Gote ne comprit pas.

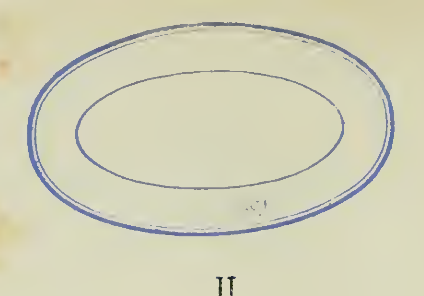
Louise, accompagnée de sa mère, apporta un matin une belle jacinthe rose à la petite Gote, qui ne lui laissa pas le temps de la lui offrir. Elle la porta à ses lèvres avec transport, comme si elle eût été enivrée par son parfum ; puis elle se remit dans sa posture habituelle au coin de la porte, détacha une à une les clochettes de la fleur, les mettant avec précaution dans la poche de son tablier ; enfin elle les recouvrit de son pauvre mouchoir en lambeaux. L'enfant était si transportée de plaisir que Mme Malmont entra dans la chaumière sans qu'elle songeât à s'y opposer, et cette dame put constater le désordre et la malpropreté qui accusaient l'insouciance de la ménagère.

« Maman, dit Louise en rentrant de la promenade, ne trouvez-vous pas que la mère de Gote

est bien paresseuse? Comment peut-elle laisser son ménage dans un tel état?

— Mon Dieu! Louise, il faut penser que cette pauvre femme, qui court toute la journée pour gagner quelques bouchées de pain à ses enfants, est bien fatiguée quand elle rentre le soir; et peut-être ne se sent-elle ni la force ni le courage de nettoyer sa maison. Mais pourquoi Gote ne prend-elle pas ce soin, elle qui reste toute la journée sans rien faire? »





II

L'ANÉMONE ET LES PRIMEVÈRES.

Louise ne dit rien, mais le lendemain elle porta à Gote une anémone bleue magnifique. La petite poussa un cri d'oiseau en la recevant, et la serra contre sa poitrine; puis, après l'avoir bien contemplée de ses yeux brillants et avoir caressé le velours de chaque pétale, elle courut cacher la fleur dans son lit en désordre.

Louise l'avait suivie.

« Pourquoi restes-tu toujours couchée à la porte, ma petite? lui dit-elle.

— Je ne sais pas.

— Tu ferais bien mieux, je t'assure, de faire les lits et de nettoyer la chambre pendant que ta mère cherche à gagner votre vie à tous. Elle ne doit pas être contente, le soir en rentrant, de voir que tu n'as rien fait de la journée?

— Qu'est-ce que cela me fait! Elle n'est jamais contente, d'ailleurs.

— Comment veux-tu qu'elle dorme, ainsi que on petit frère, dans ce lit tout foulé, quand elle

a couru tout le jour et qu'elle rentre bien fatiguée?

— Ça m'est bien égal, à moi!

— Mais tu ne les aimes donc pas?

— Moi, je n'aime personne! s'écria l'enfant avec une énergie sauvage; je n'aime personne, parce que personne ne m'aime. »

Louise, effrayée, quitta Gote; elle revint chez elle, encore tout émue, raconter cette petite scène à sa mère; puis elle resta plusieurs jours sans retourner à la cabane. Mme Malmont, qui l'observait, craignait qu'elle n'eût pas le courage d'apprivoiser cette enfant si farouche; l'entreprise était difficile, et il n'y avait que l'affection qui pût la rendre douce. Louise commençait à s'intéresser à Gote et même à l'aimer un peu; elle la trouvait si malheureuse! Se sentant mal à l'aise de ne la plus voir, elle fit un bouquet de belles primevères et le lui porta en lui disant d'un ton caressant et presque craintif :

« Gote, tu vois bien que moi je t'aime, puisque je t'apporte des bouquets! »

Gote fut toute remuée par ces douces paroles ; elle répondit :

« Pourquoi donc alors n'êtes-vous pas venue depuis trois jours?

— C'est que tu m'avais fait peur, vois-tu, Gote! »

Elles entrèrent ensemble dans la chaumière, et il sembla à Louise qu'elle était moins malpropre qu'à l'ordinaire; mais les lits n'étaient pas faits.

Mme Malmont s'informa plus amplement des habitudes de la mère de Gote. Elle apprit que cette malheureuse buvait quelquefois un peu d'eau-de-vie pour se donner des forces, disait-elle. C'était une créature sans raison que le malheur irritait, qui battait ses enfants sans cause; et les pauvres petits, abrutis par les coups, étaient exposés à devenir idiots. Mme Malmont résolut d'essayer de la ramener à de meilleurs sentiments. Prenant une bouteille de sirop pour le petit garçon qui était fort enrhumé, elle alla le lendemain dimanche chez le ménétrier avec Louise, et, comme elle y avait compté, elle trouva la mère de Gote dans sa chaumière.

« Ma bonne femme, lui dit-elle, voici d'excellent sirop qui soulagera la toux de votre enfant, si vous lui en faites prendre quelques cuillerées chaque jour.

— Mon petit n'a pas besoin de ça : les enfants des pauvres gens ne sont pas accoutumés à toutes ces douceurs-là; et quand ils meurent, c'est tant mieux pour eux.

— Vous ne pensez certainement pas ce que vous dites là, ma pauve femme. Si vous vouliez prendre des habitudes plus régulières et soigner

vos enfants et votre maison, je vous fournirais assez d'ouvrage pour soutenir votre petite famille.

— Je ne vais pas voir comment vous gouvernez votre ménage; ainsi, laissez-moi gouverner le mien à ma guise. »

Mme Malmont se retira toute triste de voir ses offres si mal accueillies.

« Maman, dit Louise, cette femme ne mérite vraiment aucune pitié.

— Ma chère enfant, c'est bien précisément parce qu'elle n'a presque plus la notion du bien et du mal qu'il faut avoir pitié d'elle. Pense donc que si l'on ne porte secours à son âme, elle est fort en danger de se perdre. Sa profonde misère n'est pas le pire des maux qui l'affligent : il y aurait certainement une plus grande charité à instruire la petite Gote de ses devoirs qu'à diminuer les privations qu'elle endure. »

Louise resta pensive, et le soir en se couchant elle songeait encore aux paroles de sa mère.

III

LA PIVOINE.

Le lendemain, elle se dirigea vers la chaumière, tenant à la main la plus belle pivoine de son jardin. Gote, qui n'avait aucune idée d'une fleur aussi éclatante, resta un moment en extase, puis elle se jeta au cou de Louise et l'embrassa. Alors elle prit la fleur et alla puiser de l'eau dans le ruisseau avec une aiguière ébréchée.

Pendant ce temps, Louise ramassait les ramilles éparses et en faisait un tas le long du pignon de la cabane; le petit garçon l'aidait par imitation.

Quand Gote sortit de sa chaumière où elle venait de porter sa fleur qui trempait dans l'aiguière, elle dit :

« Que faites-vous donc là, mademoiselle Louise?

— Gote, je range ton bois; car, ma chère, rien n'est plus vilain que le désordre. »

Gote se mit aussi à ramasser le bois, et c'était à qui l'arrangerait le mieux sur le tas, de façon qu'une branche ne dépassât pas l'autre : besogne



Elle se jeta au cou de Louise et l'embrassa. (Page 182.)

qui divertit beaucoup les enfants. Quand elle fut terminée, Louise s'écria :

« Entrons dans la maison maintenant ; nous ferons le ménage à nous trois, ce sera bien amusant ! »

Les deux petites filles commencèrent donc à faire les lits pendant que le petit garçon mettait les chaises dehors et essayait de balayer. Gote tournait la tête de temps en temps pour voir sa belle fleur et lui sourire. On frotta les pauvres vieux meubles avec un chiffon, et quand tout fut bien propre et bien rangé :

« Vois-tu, ma mignonne, dit Louise, comme c'est joli une chambre où tout est en ordre ! Regarde si ta fleur n'en semble pas plus belle ! »

Le lendemain on fit de même.

« Faisons la soupe maintenant, dit la petite demoiselle.

— Avec quoi donc ? Je n'ai ni beurre ni sel, moi.

— Tiens, voilà de l'argent ; envoie ton petit frère au village.

— Hé ! dit l'enfant, un sou blanc ! Ils n'en voudront pas là-bas, n'est-ce pas, ma sœur ?

— Bien sûr ? » répondit Gote.

Louise, comprenant que ces enfants n'avaient jamais vu de pièces d'argent, fut étonnée et attendrie tout à la fois, et elle embrassa Gote sans

savoir pourquoi; puis, se tournant vers le petit garçon :

« Va toujours, sois tranquille! on te donnera du beurre et du sel pour ce sou-là, et même un balai. »

L'enfant courut au village et en rapporta du beurre, du sel et un balai; il lui restait encore quelques sous qu'il voulut remettre à Louise.

« Garde-les au fond de ta poche, petit; nous en aurons besoin une autre fois. »

Le petit apporta des brindilles, et Gote les posa sur quelques charbons que la mère avait cachés sous la cendre. Puis elle prit un vieux canon de fusil et souffla le feu. Louise, pour qui ce moyen était tout nouveau, voulut souffler à son tour, ce qui l'amusa beaucoup. Quand le feu flamba, elles firent chauffer un pot rempli d'eau, et Jean courut chercher quelques feuilles d'oseille que les petites filles épluchèrent avec soin; puis, ayant mis du beurre dans la poêle, elles y jetèrent l'oseille et achevèrent la soupe, non sans avoir bien ri et sans y avoir goûté plus d'une fois pour savoir si elle était assez salée.

« Voyez-vous, mes amis, dit Louise, votre mère sera très-contente d'avoir une bonne soupe bien chaude à faire manger à son petit enfant quand elle rentrera. »

En retournant chez son père, Louise, qui plus d'une fois, en jouant à la dînette, avait simulé

les apprêts d'un repas, pensa qu'il y avait plus de plaisir à faire réellement les choses ; et l'idée que cette famille aurait un peu de bien-être ce soir-là lui causait la plus vive joie.

Un autre jour, Louise, tout en veillant à ce que le ménage et la soupe fussent faits ponctuellement, dit à sa petite protégée :

« Gote, tu es bien mal peignée, ma mignonne, et je t'assure que ce n'est pas beau du tout. Veux-tu que je t'apprenne à relever et à lisser tes cheveux ? »

Et elle alla vers elle avec l'intention évidente de la décoiffer.

Gote se reculait à mesure que Louise approchait. Elles firent ainsi le tour de la chambre en riant, mais Louise ayant fait un bond, mit la main sur le bonnet d'indienne de Gote et le lui arracha. Celle-ci, toute rouge et toute fâchée, se réfugia dans la ruelle du lit et s'écria :

« Laissez-moi donc, mam'zelle !

— Mais, ma bonne petite, je ne veux pas te faire de mal !

— Laissez-moi donc ; vous voyez bien que je n'ai pas de peigne ; et mon serre-tête est trop sale pour que vous y touchiez.

— Pourquoi ne le laves-tu pas ?

— Et qu'est-ce que je mettrais donc sur ma tête pendant qu'il sécherait ! »

IV

LES RENONCULES.

Louise lui rendit son bonnet, puis raconta tout cela à sa mère, qui l'accompagna le jour suivant.

Gote, en voyant sa petite protectrice lui apporter un bouquet de renoncules de toutes les couleurs, lui baisa la main et oublia l'affaire du bonnet. Elle regarda Louise affectueusement et mit tremper son bouquet. Pendant que les petites filles faisaient le ménage comme à l'ordinaire, Mme Malmont attira Jean au dehors en lui donnant un bâton de chocolat; puis, elle lui ôta son vieux chapeau, et, lui trouvant la tête dans un état pitoyable, elle la lui nettoya et le coiffa d'une casquette neuve. Elle rendit le même service à Gote, et dit en lui donnant un peigne, une brosse et un bonnet :

« Tiens, mon enfant! Louise t'apprendra à relever tes cheveux; et, pour t'engager à te tenir bien propre, je te donne ce fichu et ce tablier que tu ourleras toi-même. »

En effet, Louise apprit à Gote à se bien pei-



Louise apprit à Gote à se bien peigner. (Page 188.)

gner; ensuite, lui ayant donné un dé et des ciseaux, elle lui fit voir comment on tenait une aiguille et comment l'on faisait un ourlet. Gote, attentive et docile, saisissait promptement ce que lui disait sa petite maîtresse, qui était enchantée de la voir si bien réussir.

Louise avait beaucoup aimé les poupées et se complaisait à leur faire de jolies toilettes; mais les poupées étaient sans attrait pour elle depuis qu'elle s'intéressait si vivement à Gote, dont l'intelligence se développait rapidement. Déjà l'enfant avait pris l'habitude de faire le ménage avant l'arrivée de Louise, afin de lui donner la satisfaction de trouver tout propre et rangé en entrant dans la chaumière. Elle apprit promptement à tricoter, et fit des bas pour elle ainsi que pour son frère ; et elle retenait bien le catéchisme et les prières que Louise lui enseignait.

La femme du ménétrier ne tarda pas à s'apercevoir du grand changement qui s'était opéré dans sa maison et dans ses enfants. Il ne lui fut pas bien difficile de deviner à qui elle le devait; mais, trop orgueilleuse pour remercier Mme Malmont, elle feignit de ne rien voir; et sa fille la craignait trop pour lui en parler la première.

Un jour que cette femme voulait faire la lessive, elle rentra plus tôt que de coutume et surprit Mme Malmont pansant la tête du petit gar-

çon pendant que Louise montrait à Gote comment on commence un bas. A cette vue, la mère fut interdite et même attendrie, et son premier mouvement fut de remercier les dames; mais son naturel grossier prit le dessus et elle dit :

« Mes enfants se passeront bien de vos soins; ne sont-ils pas faits pour pâtir comme moi ?

— Mais, ma bonne femme, ne pourriez-vous donc pas leur faire un meilleur sort si vous le vouliez bien ?

— Cela me regarde, et je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

— Moi je veux être pansé par la dame, dit le petit en pleurant; cela me fait du bien.

— Seriez-vous donc fâchée, ma chère, de voir votre enfant en bonne santé, et ne voulez-vous pas que je le soulage ? »

La femme du ménétrier tourna le dos sans répondre, et Mme Malmont acheva son pansement en réfléchissant à la grande et difficile charité qu'il fallait exercer envers cette pauvre famille; car, tout en diminuant sa misère et en cherchant à civiliser les enfants, il fallait les maintenir dans le respect dû aux parents : heureusement Louise l'aidait activement dans cette œuvre délicate. Elle avait inspiré le goût du travail à sa petite élève ; et depuis qu'elle avait fait preuve d'affection pour la pauvre enfant, elle en obtenait tout ce qu'elle

voulait. Sensible à la bonté de Louise, Gote devint meilleure de jour en jour ; car elle trouvait si bon d'être aimée! Un jour l'enfant dit à Louise d'un ton suppliant :

« Oh! mam'zelle, si vous vouliez m'apprendre à lire !

— J'allais te le proposer, ma Gote; et tiens, j'ai déjà le livre dans ma poche. »

L'enfant prit l'Abécédaire, qu'elle feuilleta avec avidité.

« Comme je serai savante quand j'aurai lu tout cela ! s'écria-t-elle.

— Pas beaucoup encore, ma pauvre mignonne ! »

Pour entretenir le zèle de sa petite élève qu'elle trouvait toujours très-appliquée, Louise lui apporta des fleurs qu'elles plantèrent dans le jardin; le petit les arrosa matin et soir. Mme Malmont, qui assistait quelquefois aux leçons données à Gote, était charmée de son aptitude et de son attention; elle lui apporta deux chemises de toile neuve toutes taillées et prêtes à coudre. Gote, enchantée, se mit aussitôt à l'ouvrage. Sa mère la surprit terminant la dernière.

« Que fais-tu là? lui dit-elle durement.

— Maman, je finis ma chemise.

— Où as-tu pris de la toile pour la faire?

— C'est Mme Malmont qui me l'a donnée.

— Pourquoi ne m'en avoir pas plutôt fait une chemise? je t'aurais donné de mes vieilles qui sont bien assez bonnes pour toi.

— Maman, répondit doucement la petite Gote qui n'était plus grossière avec sa mère depuis que Louise s'occupait d'elle, on m'a donné la toile toute coupée. »

La pauvre petite était devenue très-sensible aux mauvais traitements. Elle parla à Mme Malmont du reproche que lui avait fait sa mère, et lui dit en pleurant combien on était dur et injuste envers elle.

« Ma chère petite, répondit cette dame, les enfants ne doivent pas juger leurs parents, et encore moins les blâmer. Ta mère a sans doute quelque grand chagrin qui lui trouble l'esprit et l'empêche d'être juste envers toi; mais en étant toujours bien douce et bien soumise, tu soulageras son cœur et tu la verras revenir à de meilleures habitudes. Ne serais-tu donc pas bien contente, Gote, de lui rendre un peu de tranquillité?

— Oh! si, madame; je sais bien que ma mère n'est pas heureuse.

— Eh bien! puisqu'elle désire des chemises, il faut lui en faire; mais je veux que tu gagnes toi-même l'argent nécessaire pour les acheter. Louise sait faire la dentelle; elle t'apportera un métier avec une pièce montée demain, et te fera voir

comment il faut s'y prendre. Si tu t'appliques à cela comme tu le fais à tout ce qu'on t'enseigne, dans un mois tu pourras gagner cinquante centimes par jour. Tu vois qu'il ne te faudra pas bien longtemps pour avoir de quoi payer les deux chemises pour ta mère. »

Gote, stimulée par le désir de gagner un peu d'argent, travailla avec ardeur, et avant un mois elle sut parfaitement faire la grosse dentelle. Son frère, afin de lui laisser tout le temps de travailler, balayait la chambre, essuyait les meubles et trempait la soupe.

Mme Malmont acheta de la toile avec le premier argent que reçut Gote et coupa les deux chemises; la petite les fit promptement. Le cœur lui battait bien fort quand, un dimanche matin, elle les présenta à sa mère.

Celle-ci, que l'ordre qui régnait maintenant dans sa maison et surtout le changement survenu en sa fille avait enfin adoucie, fut si contente qu'elle embrassa Gote, chose qui ne lui était pas arrivée depuis bien longtemps.

« La dame t'a donc donné de la toile? lui dit-elle.

— Non, maman; ces chemises ont été achetées avec l'argent que j'ai gagné.

— Que tu as gagné, Gote! Et comment as-tu fait pour gagner de l'argent, ma fille?

— J'ai fait de la dentelle, maman, et c'est Mlle Louise qui m'a appris à la faire.

— Ah! tu gagnes! C'est donc ça que nous mangeons de si bonne soupe depuis quelque temps!

— Oh! maman, c'est Mlle Louise qui paye. »

V

LES ROSES.

Vers la fin de l'automne, Louise, en donnant la leçon de lecture à Gote, lui dit :

« Tu commences à bien savoir ton catéchisme, et maman dit que nous ferons notre première communion à Pâques; aussi, ma mignonne, il faut penser à mettre de côté l'argent que tu gagnes, afin de t'habiller des pieds à la tête pour ce jour-là. Moi, je te donnerai un joli chapelet et un beau paroissien, si tu sais un peu lire à cette époque.

— Mam'zelle, si vous vouliez m'apprendre à faire la dentelle fine, je gagnerais bien davantage

— J'en parlerai à maman, sois tranquille. »

Mme Malmont apporta elle-même le métier à dentelle fine, et fit travailler l'enfant devant elle.

« Si tu mets toujours autant d'attention à ton ouvrage, ma chère, tu seras bientôt une habile dentellière; car ton réseau est fort régulier, et c'est là le plus important. »

Le jeudi gras on rapporta sur une civière le mé-

nétrier qui s'était cassé le bras droit tout auprès du coude, à la suite d'une rixe de cabaret. Sa femme le reçut fort mal et fut très-peu touchée de son grand désespoir; car le pauvre homme prévoyait bien qu'il ne pourrait plus se servir de son archet. Et alors, comment gagner sa vie? Le médecin qui réduisit la fracture confirma les craintes du malheureux, en déclarant qu'il perdrait l'articulation du coude.

Gote, voyant combien son père souffrait, s'installa auprès de son lit; et, tout en travaillant à son métier, elle lui racontait différents épisodes de l'Histoire sainte que Louise lui avait lus. En occupant ainsi son esprit de choses toutes nouvelles pour lui, elle parvenait à le distraire de son chagrin.

Un dimanche même elle essaya de lui lire l'évangile du jour.

« Tu sais donc lire, Gote? lui dit sa mère qui, depuis l'accident arrivé au ménétrier, restait à la maison. Comment ça se fait-il, puisque tu ne vas pas à l'école?

— Maman, répondit l'enfant un peu confuse et craignant d'être grondée, Mlle Louise me donnait chaque jour une leçon en même temps qu'elle m'apprenait à faire la dentelle.

— C'est une brave demoiselle, dit le père, bien douce, bien patiente.



Sa femme le reçut fort mal. (Page 198.)

— C'est pourtant vrai ! répondit la mère toute pensive.

— Oh ! oui ! s'écria Gote, encouragée par cette approbation ; si elle ne m'avait pas appris à travailler, où en serions-nous avec mon pauvre père malade? Il aurait donc fallu le mettre à l'hôpital, loin de nous qui l'aimons bien !

— Vous m'aimez ! dit le malade étonné. Tu m'aimes, toi, Gote? »

Et le malheureux faisant un retour sur sa conduite passée, lui qui n'avait jamais fait attention à ses enfants que pour les maltraiter, se mit à pleurer.

Sa femme, tout attendrie, s'approcha de Gote et lui dit :

« Ma fille, apprends-moi à faire la dentelle afin que je gagne quelque chose aussi; car, vois-tu, je suis bien lasse de la vie que je mène ! »

La petite se jeta dans les bras de sa mère, et elles pleurèrent ensemble : l'une de joie, l'autre de honte d'avoir si mal reconnu l'extrême bonté de Mme Malmont qui entrait en cet instant.

Heureuse autant que surprise de les trouver tous si émus, elle s'approcha du malade et lui adressa quelques bonnes paroles.

« Hélas ! madame, que vais-je devenir quand je serai guéri, puisque le médecin assure que je ne pourrai plus jouer du violon?

— Ne vous tourmentez pas ainsi, mon ami ; nous trouverons bien un autre moyen d'utiliser votre temps.

— C'est qu'avec mon archet je gagnais beaucoup d'argent !

— Ce qui n'empêchait pas votre famille d'être dans une profonde misère.

— Que voulez-vous, madame ! dans notre état, l'on a de grandes et fréquentes tentations, et il n'est pas facile d'y résister.

— Ne regrettez donc pas un métier qui vous a fait perdre l'estime générale et la vôtre propre. Vous en prendrez un autre plus sédentaire qui, tout en vous rapportant moins, ramènera cependant l'aisance chez vous, et vous attirera la considération que mérite tout homme qui renonce à de mauvaises habitudes pour rentrer dans la vie honnête.

— Mais, madame, j'ai trente-six ans, quel métier voulez-vous que j'apprenne à cet âge ?

— Celui de vannier. Il n'y a point de vannier dans le bourg voisin, et vous trouverez à vous employer toute l'année. Je vous placerai chez un maître en ville, qui vous logera et vous nourrira ; et après six mois d'apprentissage, vous serez en état de gagner honnêtement la vie de vos enfants ; car la vannerie demande plus d'adresse que de force et n'exige pas de grandes avances. Vous con-

naîtrez alors le plus grand bonheur que l'on puisse goûter en ce monde, le bonheur de faire son devoir.

— Et qui donc payera cet apprentissage? car, moi, je n'ai absolument rien!

— Moi, mon ami. »

Et comme Mme Malmont vit la rougeur monter au front du ménétrier qui ne manquait pas d'une certaine fierté, elle ajouta :

« Vous me rendrez cela plus tard. »

Pendant ce temps-là, Gote avait emmené Louise à l'autre extrémité de la chambre afin de lui demander un métier à faire la grosse dentelle pour sa mère; et la jeune protectrice promit de lui en apporter un. A dater de ce jour, les leçons de lecture se donnèrent ostensiblement.

Louise, voyant que le ménétrier ne manquait de rien, comprit qu'il était impossible que sa petite écolière fît des économies, quoique Mme Malmont eût fait la provision de bois du ménage, et qu'elle fournît aux pauvres gens quelques secours bien déguisés.

Elle fit part de ses remarques à sa mère qui lui répondit que, l'enfant gardant le silence sur ce sujet, il fallait respecter sa réserve et ne pas l'interroger. Louise monta dans sa chambre, compta l'argent que contenait sa bourse, et après avoir pris une résolution dont elle garda le secret, elle redescendit le cœur léger et content.

La mère de Gote apprit promptement à faire la grosse dentelle; et en y employant tout le temps qu'elle ne donnait pas aux soins du ménage dont elle s'était chargée entièrement, elle gagnait encore quatre francs par semaine, et quelquefois plus. Le petit garçon avait soin de son frère qui commençait à marcher seul.

Pâques approchait; le ménétrier, parfaitement remis, quoiqu'il portât encore son bras en écharpe, se promenait afin de recouvrer ses forces, et il attendait que sa fille eût fait sa première communion pour entrer en apprentissage. Sa femme, profitant d'un instant où elle était seule avec Gote, lui dit :

« Ma pauvre petite, ces dames s'imaginent que tu pourras t'habiller de neuf pour le grand jour; mais la maladie de ton père a emporté toutes tes épargnes; pourtant, ne te désole pas trop, il y aura peut-être moyen d'arranger cela.

— Maman, j'aurais été contente d'être bien habillée comme les autres; mais je suis si heureuse de voir mon père guéri que je ne pense plus à la toilette; et puis, voyez donc comme il est bon à présent, et comme il nous aime tous!

— Écoute. ma fille; j'ai toujours ma robe de noces en jolie indienne rose, et je ne l'ai portée que deux fois. Nous allons la défaire pour l'arranger à ta taille; et avec mon bonnet et mon fi-

chu qui sont encore presque neufs, tu ne seras pas trop mal ajustée, et tu n'auras que des bas et des souliers à acheter.

— Mais, maman, nous resterons donc sans le sou?

— Que veux-tu, ma pauvre Gote! il faut pourtant bien que tu sois chaussée. » Et en disant cela elle ouvrit son grand bahut.

Louise entrait à l'instant où cette femme retirait du bahut sa toilette de noces.

« Où voulez-vous donc aller, la mère, dit-elle, que vous visitez votre toilette? »

La pauvre femme avoua l'usage qu'elle en voulait faire.

« Gote n'a donc plus d'argent?

— Mademoiselle, il me reste encore dix francs. La maladie de mon père nous a coûté beaucoup.

— Ne défaites pas votre robe, la mère; arrangez-la ainsi que le reste pour vous faire belle le jour de la grande cérémonie, et ne vous inquiétez de rien. Gote a agi en bonne fille et Dieu la bénira. Attendez-moi, je vais revenir. »

Et elle alla chercher un paquet d'étoffe et l'apporta dans la chaumière.

« Tiens, ma chère Gote, dit-elle en le dépliant, j'ai employé mes économies à t'acheter tout ce qu'il faut pour t'habiller, jusqu'à des souliers. Tu vas faire la jupe de ta robe et ton jupon de

dessous, et moi je me charge du corsage et du bonnet.

— Ah! mademoiselle, que vous êtes généreuse! » s'écria la mère en se sentant pour la première fois le cœur réellement plein de reconnaissance, pendant que Gote embrassait Louise.

Le ménétrier partit aussitôt après la première communion de sa fille; Gote alla prendre une leçon d'écriture chez Louise tous les matins. L'année suivante, son père était devenu habile vannier et avait déjà des pratiques, et un peu plus tard Gote monta un petit atelier de dentellière et forma des apprenties.

Une grande aisance régnait maintenant dans la chaumière. Elle fut réparée et agrandie. Le jardin était cultivé avec un soin extrême; Gote, qui se souvenait que c'était en lui donnant des fleurs que Louise avait gagné son affection. avait changé son caractère ainsi que ses habitudes, les aimait de plus en plus; elle se plaisait à cultiver des rosiers; et chaque dimanche, pendant l'été, elle allait porter à Louise un bouquet formé de ses plus belles roses.

Un jour que Mme Malmont et sa fille revenaient de porter une commande à Gote, elles s'entretenaient toutes deux de l'aisance et du bonheur qui régnaient au sein de cette famille, naguère si misérable.

« Ma fille, dit Mme Malmont, ce bonheur est ton ouvrage. Si tu te fusses contentée de secourir cette famille de ta bourse et même de la nourrir entièrement, elle croupirait encore dans la misère et la dégradation; mais tu as été bonne et persévérante avec l'enfant; tu l'as aimée, et voilà le fruit de tes soins! »



LES

FLEURS AQUATIQUES



LES FLEURS AQUATIQUES.

« Oh! cher papa, faites-nous faire une promenade en bateau! dit Lionel; je vous aiderai à diriger la barque. Il fait si beau temps aujourd'hui!

— Je le veux bien, mon cher enfant; avertis ta mère et tes sœurs pendant que je vais disposer les bancs pour les asseoir commodément. »

Mme Legentil vint au bord de la rivière avec ses deux filles, Lydie et Mina, trouver son mari qui l'y attendait. Avant de monter dans le bateau, elle fit promettre à ses petites filles de rester bien tranquilles auprès d'elle.

« Ne pourrons-nous pas cueillir de ces jolies fleurs que je vois d'ici? demanda Mina.

— Non, mon enfant; si tu en désires quelques-unes, Lionel ou ton père te les cueillera.

— Papa, dit Lydie, menez-nous, s'il vous plaît, du côté de ces nymphéas; mon frère m'en saisira bien quelques fleurs.

— Et il me donnera de ces grandes feuilles luisantes qui sont larges comme des assiettes, » ajouta Mina.

Le bateau se trouvait sur une large retenue d'eau qui alimentait le moulin; et comme le courant était presque insensible en cet endroit, mille plantes diverses croissaient près des rives. L'on passa tout auprès d'un fouillis de joncs, de roseaux, de sagittaires, d'une variété infinie de grandes herbes, et le bateau glissait fort lentement au milieu de tous ces obstacles.

« Que je voudrais donc pouvoir marcher sur l'eau comme cette araignée que je vois là! s'écria Lydie. Voyez donc, maman, comme elle glisse sans seulement l'agiter! Qu'est-ce qui peut donc l'empêcher d'enfoncer?

— On assure que ces petits animaux ont sous chaque patte une bulle d'air qui les soutient sur l'eau.

— Pourquoi tournent-elles comme de vraies folles? dit Mina.

— C'est qu'elles chassent leur proie qui est si petite que nos yeux ne peuvent l'apercevoir.

— Les leurs sont donc meilleurs que les nôtres?

— Oui, petite, la vue est un sens extrêmement développé chez tous les insectes.

— En voilà une qui, tout en faisant ses mille tours, ne quitte pas le voisinage de cette touffe de joncs.

— Sans doute son nid est dans les environs ; regarde bien, Lydie, tu le découvriras probablement.

— Je vois une espèce de toile grossière suspendue à deux brins de joncs; elle semble contenir un cocon soyeux.

— C'est précisément dans ce cocon qu'elle a déposé ses œufs, et elle les a suspendus dans la toile grossière afin de les mettre à l'abri de l'humidité.

— Papa, cueillez-moi donc cette touffe de fleurs qui semblent me regarder avec leur joli petit œil bleu ! Comment se nomment-elles ? demanda Mina.

— Ce sont des myosotis, répondit Lydie, et leur nom est aussi joli qu'elles.

— Si tu apprenais le grec, dit Lionel d'un air capable, tu saurais que ce mot qui te semble si joli se traduit par cet autre très-vulgaire : *oreille de souris.*

— J'en connais un autre, dit Mme Legentil, qui vaut bien ces deux-là.

— Dites-nous-le, chère maman.

— Cette fleur se nomme aussi : *ne m'oubliez pas!*

— Pourquoi lui a-t-on donné ce nom qui est plus triste que joli?

— Ce nom se rattache à une légende que chacun raconte à sa manière.

— Dites-la-nous à la vôtre, je vous en prie, maman, s'écrièrent ensemble les trois enfants.

— Volontiers. On dit qu'autrefois, en Allemagne, un petit garçon se promenait au bord de l'eau avec sa mère et ses sœurs. Il aperçut un beau myosotis et voulut l'avoir. La mère, heureuse de faire plaisir à son petit enfant, s'approche de la rive et cueille la fleur; mais son pied glisse et elle tombe dans la rivière dont le courant l'emporte. Se sentant perdue, elle élève au-dessus de l'eau les fleurs qu'elle tient encore à la main, et crie à ses enfants :

« Ne m'oubliez pas!!! »

— Pauvres petits! » dirent les enfants.

Lionel était parvenu à se procurer quelques fleurs de nymphéa au moyen de la perche qui lui servait à diriger le bateau.

« Voilà la perle de nos fleurs aquatiques, dit M. Legentil.

— Je proteste, s'écria Lionel; en voici une qui me paraît l'emporter. »

Et il offrit à sa mère un beau ménianthe ou trèfle d'eau.



Elle cria à ses enfants : « Ne m'oubliez pas! » (Page 214.)

« Ces cloches qui ressemblent à celles des jacinthes, mais qui sont garnies de franges soyeuses, ne sont-elles pas plus élégantes que votre lourde fleur qui a l'air d'un œuf à la coque?

— Mon frère, donne-moi une de ces belles demoiselles dont il y a une si grande quantité!

— Les demoiselles, dit Lionel, en présentant une demoiselle bleue et une verte à Lydie, s'appellent des *libellules*.

— Eh bien, moi, j'aime mieux les appeler *demoiselles*, répliqua la petite fille un peu piquée. Maman, ayez donc la bonté d'en tenir une pendant que j'examinerai l'autre. Voyez donc ces deux yeux de cristal tout ronds! des yeux plus gros que le reste de la tête.

— Ne remarques-tu pas, ma fille, les trois autres qui sont lisses et placés au sommet de cette tête?

— Pourquoi cet insecte a-t-il tant d'yeux que cela?

— Sans doute parce qu'il a beaucoup d'ennemis dont il craint l'approche, et aussi une proie à surprendre.

— Quel beau corps rayé de vert brillant avec des bandes de velours noir! continua Lydie en examinant toujours sa libellule; quelle grâce elle a dans toute sa longue personne, ma *demoiselle!*

Je voudrais, comme dans les contes de fées, avoir une robe faite de la gaze de ses ailes.

— Regarde celle qui effleure ces feuilles d'iris! elle agite ses ailes avec tant de prestesse que l'on voit à peine son corps à travers l'espèce d'auréole mouvante dont elle s'entoure.

— La pauvre créature, dit M. Legentil, se hâte de jouir de cette existence aérienne qui doit être de si courte durée. Il n'y a pas bien longtemps encore elle n'était pas si fringante, enfermée dans son étroite gaîne de nymphe, n'ayant pour se mouvoir que des nageoires imparfaites!

— Mais ce sont des bêtes féroces que ces libellules que tu admires tant, dit Lionel. En voilà une qui vient de saisir un papillon sur cet épi de salicaire, et elle l'emporte pour le dévorer à son aise.

— Mon Dieu, mon frère, ne manges-tu pas des huîtres toutes vivantes? »

Lydie ouvrit les doigts et rendit la liberté aux demoiselles, qu'elle vit alors effleurer toutes les plantes sans se poser sur aucune.

« Lionel! Lionel! s'écria Mina qui s'était fort peu intéressée aux libellules, donne-moi de ces feuilles qui ressemblent aux flèches des petits Amours peints au-dessus des portes, dans la maison de bonne maman! »

Pendant que son frère cherchait à atteindre des

sagittaires, la petite fille apercevant, presque à portée de sa main, un beau jonc couronné par une ombelle de fleurs roses en étoile, ne put résister à la tentation; elle allongea le bras avec tant de vivacité qu'elle tomba sur le bord du bateau le corps tout à fait en dehors, et, si son père ne l'eût pas retenue à temps, elle courait risque de se noyer.

Mme Legentil prit dans ses bras l'enfant toute ruisselante, pendant que Lionel cueillait le *butôme* ou *jonc fleuri*, objet de la convoitise de sa sœur. L'on rentra bien vite à la maison. La mère ne voulut rien dire à Mina qui avait été saisie par la peur et par la fraîcheur de l'eau. Mais, quand l'enfant fut remise, on lui signifia que, puisqu'on ne pouvait pas compter sur son obéissance, elle ne se promènerait plus en bateau.



LES PRODIGES



LES PRODIGES.

« Mon Dieu! papa, combien je regrette le temps où il y avait des fées, disait Just Limay en se promenant au bord d'un étang, tout près de la maison.

— Comment, lui dit son père, peux-tu regretter les fées, qui d'ailleurs n'ont jamais existé que dans les contes dont on berce les enfants?

— C'est qu'elles faisaient mille prodiges qui charmaient ou bien qui épouvantaient, tandis qu'à présent tout se passe naturellement, tout s'explique, et l'on n'est plus étonné de rien.

— Je ne le vois pas ainsi, moi. Chaque jour il

se passe autour de nous des prodiges qu'on ne saurait expliquer, et qui surpassent bien certainement ceux que l'on attribuait aux fées et aux génies.

— Mais, je n'en ai jamais vu aucun, moi !

— Tu crois ! Sais-tu comment se produit le son ?

— Oui, papa ; par la voix des hommes et des animaux, et par le choc des corps.

— Mais comment se propage-t-il au loin ? »

Just ne put répondre.

« Eh bien ! le choc, le cri, la parole produisent dans l'air des ondulations analogues à celles que tu vois à la surface de l'eau où je viens de lancer une pierre. Tu les vois s'affaiblir à mesure qu'elles s'éloignent du point où la pierre est tombée.

Il en est de même pour celles de l'air, ce qui explique pourquoi le son est plus ou moins fort en raison de la distance.

— Je comprends cela, papa, et je n'y vois pas de prodige.

— Le prodige, le voici :

« Quand des sons divers se produisent dans un même lieu, toutes leurs ondulations, de rapidité différente, se traversent sans se confondre. Par exemple, en ce moment, tu entends distinctement les moutons qui bêlent, le chien qui aboie et le



Mon Dieu ! papa, combien je regrette le temps où il y avait des fées. (Page 223.)

berger qui le rappelle, tandis que les fauvettes chantent au-dessus de nos têtes, et que l'eau clapote à nos pieds; et voici le dîner qui sonne. Tout cela ne te semble-t-il donc pas surprenant?

— Si vraiment, papa. »

En parlant ainsi, ils s'étaient rapprochés de la maison.

« Sens-tu tous ces parfums divers, demanda M. Limay en traversant le parterre, et distingues-tu de quelles fleurs ils proviennent?

— Oh! oui; je distingue parfaitement l'odeur de la rose, de l'œillet, du jasmin, de l'héliotrope et du réséda.

— Et n'est-ce donc pas un prodige, que ces émanations si subtiles qu'on ne sait si l'on doit leur accorder un corps, affectent ensemble ton odorat sans se mélanger, et que, dans l'espace qu'elles traversent, il n'y ait jamais confusion entre elles?

— Pourtant, petit père, cela ne me semble pas aussi surprenant que les métamorphoses d'hommes en animaux des *Mille et une Nuits*.

— Je me charge de te faire assister à une métamorphose, moi! »

Le jeune frère de Just accourut au-devant de son père, en lui criant du plus loin qu'il le vit :

« Voyez, papa, la belle chenille que le jardinier m'a donnée sur cette feuille de pomme de terre?

— Cède-la à ton frère, mon enfant; il l'enfermera dans une boîte, et lui donnera sa pâture chaque jour. »

En rentrant au salon, Just trouva sa sœur en contemplation devant un beau géranium.

« Que regardes-tu donc avec tant d'attention? lui dit-il.

— Je regarde les feuilles vertes de cet arbuste; j'examine les trois pétales inférieurs de sa corolle qui sont d'un blanc pur, tandis que les deux du haut sont marqués d'une tache d'un beau pourpre velouté strié d'une nuance plus foncée encore; alors je me demande comment la terre qui remplit ce pot et l'eau dont je l'arrose peuvent produire, sur la même plante, des couleurs si diverses, sans qu'il y ait jamais la moindre confusion, et sans qu'elles dépassent jamais les limites qui leur sont assignées?

— Réponds à cela, Just, dit le père; résous-nous cette difficulté, toi qui prétends que l'on peut tout expliquer maintenant?

— Je crois, papa, que j'ai parlé un peu légèrement....

— Oui, comme un garçon sous les yeux de qui s'accomplissent chaque jour mille phénomènes auxquels il ne fait pas attention.

— Tout cela est inexplicable et merveilleux, j'en conviens; ce sont de véritables prodiges. »

Quelques jours après, Just, en apportant une feuille de pomme de terre à la chenille, la trouva dans une grande agitation.

« Qu'a donc ce pauvre insecte? demanda-t-il à son père; il n'a pas mangé depuis hier.

— C'est un indice qu'il ne faut plus lui donner de nourriture. Tu viendras le voir après-demain. »

Mais ce jour-là même le parrain de Just l'emmena passer quelque temps chez lui.

A son retour, le petit garçon courut ouvrir la boîte où il avait laissé la chenille; mais, ne l'y trouvant plus, il s'écria :

« Papa, qu'est devenue la chenille? Je ne vois plus qu'une espèce de fève informe. Serait-elle donc morte?

— Non, mon enfant; cette espèce de fève qui se nomme *chrysalide*, n'est autre que ta belle chenille aux couleurs veloutées.

— Croyez-vous donc qu'elle vive encore?

— Bien certainement, elle vit!

— Comment! sans manger?

— Sans manger.

— Cher papa, il faut que vous me le disiez pour que je puisse le croire.

— Patience, mon ami, tu en acquerras bientôt la preuve toi-même. »

Pendant plus d'un mois l'enfant visita chaque jour l'insecte et le trouva dans le même état.

«Mais enfin, disait-il à son père, que fait-elle ainsi ramassée sur elle-même, dans cette vilaine enveloppe sans forme et sans couleur?

— Elle attend sa délivrance.

— Éprouve-t-elle quelque sensation?

— Il est probable que cet état pendant lequel le pauvre animal, privé de la lumière, n'a ni mouvement ni volonté, est plein d'une sourde angoisse; car les chenilles en liberté cherchent toujours un abri sûr pour passer le temps nécessaire à leur métamorphose.»

Enfin, un beau matin Just, en ouvrant la boîte, y trouva un grand papillon de couleur sombre, ayant sur son corselet noir une grande tache jaune qui offrait l'image d'une tête de mort.

« Oh! papa, quelle charmante surprise vous m'avez faite! Mais où donc est la chrysalide?

— Cherche bien!

— Je ne trouve plus que son enveloppe.

— Cette enveloppe renfermait précisément le beau papillon que tu vois.

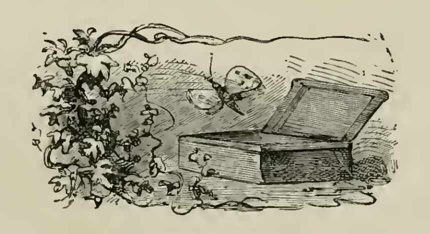
— Quoi! ce papillon provient de la chenille qui n'avait ni ailes, ni trompe, ni antennes?

— Oui, mon enfant. Cette métamorphose ne vaut-elle pas bien toutes celles qu'on attribue aux fées? Et remarque bien que les chenilles ne sont pas les seuls insectes qui se transforment ainsi. Tous ont deux existences bien distinctes

sans aucun rapport entre elles, l'insecte parfait n'ayant ni les mêmes besoins, ni les mêmes goûts, ni les mêmes instincts que la larve dont il provient.

— Mais, petit père, où ce papillon a-t-il pris ses ailes, étroitement enfermé comme il l'était dans cette espèce d'étui? et qui les a couvertes de cette poussière colorée?

— Voilà précisément où est le prodige. Les plus savantes recherches aboutissent toujours à un impénétrable mystène : ce mystère est le secret de Dieu qui nous permet de le constater, mais non de le comprendre, afin de nous donner une idée de sa grandeur. Adorons-le, mon fils, et soyons humbles devant lui.»



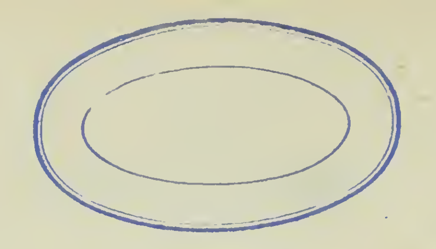


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

